

INTRODUCTION

Jamais la société n'a créé autant de richesses, jamais les inégalités n'ont été si profondes. Dans les faits, le système poursuit irrémédiablement son chemin de destruction, que ce soit en matière environnementale, économique ou sociale.

Ce petit essai n'a pas la prétention d'offrir une critique ou une utopie radicalement nouvelle. Il n'a pas pour but d'approfondir divers concepts ni de proposer une vision exhaustive des possibles ou d'éventuelles alternatives. Il permet tout au plus à l'auteur d'ancrer sa pensée, que l'on sait fuyante et condamnée. D'ailleurs, l'auteur n'est qu'une conscience parmi d'autres, dans un monde enlisé dans l'immédiateté et les contradictions. Parce que l'être humain est foncièrement un être social, les conversations constituent l'un des liens fondamentaux entre les femmes et les hommes ; la pensée discursive et dialectique est, tout simplement, le mouvement de la vie.

Au travers de cinq petits dialogues, le malaise de Jonas - expérience *a priori* individuelle et subjective - donne lieu à différentes réflexions sur notre condition humaine et l'avenir de notre planète. Le système actuel relève-t-il encore de l'universel ? N'est-il pas, en définitive, subi par l'immense majorité de la population ? Quel est notre rapport au travail, aux marchandises, à la liberté ? Entre résignation et résistance, le moment n'est-il pas venu de libérer les forces, les initiatives, etc. Bref, de nous ouvrir sur le monde des possibles ?

PREMIER DIALOGUE

DRAGONUS

Bonjour, Jonas. Je suis heureux de vous rencontrer ce matin.

JONAS

Bonjour, Dragonus. Moi aussi.

DRAGONUS

Où allez-vous d'un si bon pas ?

JONAS

Je m'en vais au Forum. Souhaitez-vous m'accompagner ?

DRAGONUS

Avec plaisir, Jonas. Comme vous le savez, votre compagnie m'est toujours appréciée. Mais vous me semblez bien préoccupé.

JONAS

Oui, effectivement, mes pensées sont si nombreuses. Je ne vous cacherai pas que j'ai eu de la peine à trouver le sommeil.

DRAGONUS

Et pour quelles raisons ?

JONAS

Je ne le sais pas moi-même. C'est un état de confusion, un sentiment de lassitude.

DRAGONUS

Comment cela ?

JONAS

Je peine à en parler, non par réserve, mais par ignorance. Peut-être est-ce dû à une perte de sens. Non pas, cher Dragonus, une perte de sens sur mes actes à court terme. Je sais bien ce que je ferai dans quelques heures, voire les jours prochains. Cependant, à un niveau plus global, je ressens une confusion, une anxiété, que je ne peux ni qualifier ni définir.

DRAGONUS

Je vous comprends, Jonas. Vous appréhendez sans doute votre propre finitude. Celle-ci est sans doute couplée à une certaine responsabilité. Vous prenez conscience que l'être humain n'est pas seul au monde¹. Comme l'écrivait un philosophe grec du nom d'Aristote, l'homme est avant tout un être « *social* »². Sa vie et par là même sa destinée sont intrinsèquement liées à celles des autres.

JONAS

L'homme est bien entendu un être social. Il est en relation et en interaction avec ses semblables. Il ne saurait vivre sans leur présence.

DRAGONUS

Vous avez tout à fait raison, Jonas. Contrairement à d'autres mammifères, l'enfant humain finit sa croissance de manière extra-utérine et ne peut survivre seul durant les sept premières années de sa vie. Plus tard, son identité se crée par et avec l'autre. Il en va de même pour le développement de l'ensemble de la société. La transmission intergénérationnelle des savoirs a contribué progressivement à l'amélioration du sort de l'humanité. Désormais, les échanges quotidiens entre les centres de recherche transformeront radicalement nos existences. Cet état de dépendance envers notre prochain est source d'un formidable espoir. Il est la condition *sine qua non* du développement humain.

¹ Jean-Paul Sartre parlait de la « sérialité » pour caractériser la situation de séparation entre les hommes et la négation du rapport intuitif de compréhension entre eux-ci.

² « *L'homme est un animal social* » dans ARISTOTE, *La politique*, Chap. II, 1253a.

JONAS

Vous admettez néanmoins que le monde est en perpétuel changement et sa complexité rend parfois difficile son appréhension.

DRAGONUS

En apparence, Jonas... en apparence ! La perception des détails est source d'illusion. En vérité, les mêmes processus s'y jouent constamment. Ce que je saisis pour des formes différentes, changeantes et complexes ne relève que de processus similaires.

JONAS

Si de tels processus déterminent la globalité, pourriez-vous me les indiquer ?

DRAGONUS

Bien entendu, Jonas. De manière simplifiée, nous pouvons dire que le système repose, entre autres, sur trois processus.

JONAS

Je vous écoute, Dragonus.

DRAGONUS

Le premier processus est l'*exploitation de l'homme par l'homme*. Certains individus possèdent des moyens de production, alors que d'autres en sont dépourvus. Ces derniers mettent alors à disposition leur temps et leur savoir-faire contre une rétribution. Toutefois, ces derniers travaillent en partie gratuitement. Cette part de travail non rémunérée permet aux possédants de dégager une marge de profit et ainsi de rentabiliser leur capital. Les possédants jouissent non seulement du travail de leurs semblables, mais encore les exploitent.³

³ Le taux d'exploitation est le rapport entre le revenu et le profit destiné à rentabiliser le Capital. Ainsi, plus le profit « privatisé » sera important proportionnellement au revenu, plus le taux d'exploitation sera grand.

JONAS

Comment procèdent-ils ?

DRAGONUS

Le système actuel, que l'on peut qualifier de marchand, se base sur l'accumulation de capital, c'est-à-dire sur la recherche constante de profits. Pour ce faire, les « possédants » doivent transformer toutes choses en produits susceptibles d'être échangés, tout en détruisant les contraintes qui se dressent devant eux. L'arme moderne de l'exploitation de l'homme par l'homme est la *marchandisation*. Celle-ci consiste à étendre la totalité des domaines de la société au marché. Toute chose est alors perçue comme source de profits, susceptible d'être vendue et achetée.

JONAS

Toute chose dites-vous ?

DRAGONUS

Oui, Jonas. J'irai même plus loin. Dans le système actuel, les hommes eux-mêmes sont considérés comme des marchandises. Ainsi, dans un régime concurrentiel, les uns se trouvent dans la nécessité de vendre leur force de travail, c'est-à-dire leur temps et leur savoir-faire. Face à l'abondance de main-d'œuvre, le prix de vente du travail humain ne peut que diminuer. D'ailleurs, comme le relève le philosophe Jean-Louis Sagot-Duvaurox, « *on ne peut être très riche par son seul travail* »⁴. De l'autre côté de l'échelle sociale, le nombre de riches et d'ultra-riches n'a cessé d'augmenter. Aujourd'hui, Jonas : 1% de la population mondiale détient plus de 50% de la richesse mondiale ! Pour devenir très riche, il faut « *s'acheter de l'humain. S'acheter des*

⁴ GIOVANNANGELI, Magali & SAGOT-DUVAUROY, Jean-Louis, *Liberté, Egalité, Gratuité*, Au diable vauvert, Vauvert, 2012, p. 194.

personnes sur le marché des esclaves. S'acheter de l'activité sur le marché du travail»⁵. Cette exploitation permet aux possédants d'asseoir et de conforter leur domination. Conjointement à la marchandisation du monde, ce processus est d'autant plus révoltant qu'il provoque une augmentation des disparités sociales. L'accroissement des inégalités a pour conséquence des crises économiques récurrentes provoquant un nombre toujours plus conséquent de « laissés-pour-compte ».

JONAS

Si je vous comprends bien, Dragonus, vous prétendez que jamais la société n'a généré autant de richesse, jamais les disparités sociales n'ont été si importantes. Le système repose sur une mise en concurrence des individus, générant par là même des inégalités. Néanmoins, cette situation n'a-t-elle pas pour but de nous inciter à donner le meilleur de nous-mêmes ?

DRAGONUS

Non, Jonas. La plupart des recherches en sciences humaines l'ont montré : la coopération augmente l'efficacité des gens et favorise le développement de la société dans son ensemble⁶. Un but ne peut être atteint que si l'autre l'atteint également. A contrario, la compétition et la concurrence, promues par le système, reposent sur la loi du plus fort. Un but ne peut être atteint que si l'autre ne l'atteint pas. L'existence de perdant est essentielle au bon fonctionnement du système. Par extension, vous l'aurez compris : cette relation économique de mise en concurrence et l'accumulation de capital qui en résulte ont des conséquences dramatiques à l'échelle planétaire.

⁵ Idem, p. 194.

⁶ Brown, Johnson ou Doise ont montré que la coopération entre les groupes produit de meilleurs résultats en matière de performances que la compétition. Comme le rappelle Doise, la coopération n'est pas synonyme d'uniformisation des conduites. Elle constitue un espace social ayant un but commun où les acteurs sont interdépendants les uns des autres. De même Kuhn,...

JONAS

Pourriez-vous préciser, Dragonus ?

DRAGONUS

Les exemples sont nombreux. À l'heure actuelle, près de deux milliards d'êtres humains n'ont toujours pas accès à l'eau potable. Source de revenu potentiel, son accès est privatisé au profit de sociétés multinationales. D'un point de vue alimentaire, malgré les bonnes résolutions des dirigeants des grandes puissances, la faim dans le monde n'a pas été éradiquée. Celle-ci touche 800 millions d'individus, soit plus de 10% de la population mondiale. Comble de l'horreur : les contradictions du système sont telles que la capacité de production actuelle permettrait de nourrir plus de 12 milliards d'individus.

JONAS

Comment expliquer cette situation, Dragonus ?

DRAGONUS

La spéculation financière sur les denrées alimentaires contribue à répartir la production, non par rapport au besoin nutritionnel de la population, mais par rapport aux profits susceptibles d'être dégagés. Dans un monde rationnel, tout un chacun pourrait ainsi voir ses besoins primaires – l'alimentation ou le logement par exemple - assurés. Or, il n'en est rien ! Un enfant sur cinq vit sous le seuil de pauvreté. De plus, la sous-alimentation génère des séquelles irrémédiables sur le développement cérébral de ces enfants. Le constat du sociologue Jean Ziegler est sans appel : « *un enfant qui meurt de faim aujourd'hui est un enfant assassiné* »⁷. Vous l'aurez compris, Jonas, la concurrence, l'exploitation de l'homme par l'homme et les inégalités toujours plus criantes limitent les possibilités d'un développement équilibré de la société.

⁷ ZIEGLER, Jean, *Destruction massive : géopolitique de la faim*, Seuil, Paris, p. 13.

JONAS

Je comprends, Dragonus. Vous avez parlé d'autres processus. Quels sont-ils ?

DRAGONUS

Le deuxième processus est *l'exploitation outrancière de l'environnement par l'homme*. Celui-ci occasionne des dérèglements successifs et sans doute irréversibles. La surexploitation des terres agraires ou leur disparition sous le joug de l'urbanisation mettent en péril l'ensemble de notre écosystème. Que l'on songe que le mode de vie occidental nécessiterait quatre à cinq planètes Terre pour comprendre que l'espèce humaine vit en sursis. En privilégiant une politique du court terme, basée sur la croissance effrénée et la recherche du profit immédiat, l'homme pose les jalons de sa propre perte.

JONAS

Le progrès humain est néanmoins indiscutable. La technique a permis de sortir l'homme de sa condition d'origine.

DRAGONUS

Vous avez raison, Jonas. Au niveau de la technique, l'homme est parvenu à « accumuler » des connaissances et à perfectionner ses savoir-faire. Source de profond changement, la technique a cependant les deux visages de « Janus ». Elle améliore et ébranle l'existence.

JONAS

Auriez-vous des exemples ?

DRAGONUS

L'extraction et la maîtrise du pétrole ont permis de bénéficier d'une formidable source d'énergie et de développer d'une manière sans précédent les sociétés humaines. Toutefois, la consommation énergétique, notamment des pays occidentaux, et les rejets en CO₂ ne

cessent d'augmenter. Ces rejets nocifs ont pour corollaire des effets dramatiques sur le plan climatique.

JONAS

En effet, certaines énergies, notamment fossiles, posent de toute évidence des problèmes. Reste que ce type d'énergie tient une place prépondérante dans la société actuelle.

DRAGONUS

Je ne vous le fais pas dire, Jonas. Source de profits astronomiques, l'exploitation de ces ressources constitue un enjeu géopolitique majeur.

JONAS

Les dérèglements climatiques de notre planète et les conflits militaires dans certaines régions sont indéniables. Néanmoins, chaque jour, Dragonus, des voix se font entendre pour sensibiliser le système à ces considérations environnementales. La plupart des producteurs mentionnent, sur leurs produits, les rejets en CO₂ ou leur impact global sur l'environnement.

DRAGONUS

Le système n'intègre ces préoccupations que si l'opportunité de nouveaux marchés s'offre à lui. Le marché est parfois perçu comme vecteur de changement ; comme le sauveur « vert » de la planète⁸. En réalité, il n'en est que le fossoyeur.

JONAS

Comment cela ?

DRAGONUS

Premièrement, la nature et la finalité même du système s'opposent à l'intégration du principe de sauvegarde de l'environnement. Le marché repose sur une consommation effrénée, une production constante de

⁸ STENGERS, Isabelle, *Au temps des catastrophes : résister à la barbarie qui vient*, La découverte, Paris, 2009, p.

biens et services, l'accumulation de profits immédiats ; non sur la durabilité et la protection de la planète. Deuxièmement, en matière de temporalité, l'urgence que requiert la préservation de la planète entre en contradiction avec les « mesurette » déployées.

JONAS

Il y aurait donc une contradiction originelle entre le système et la préservation de l'environnement. La croyance que le premier peut être le vecteur du second est donc fausse.

DRAGONUS

Oui, Jonas. Comme l'illustre la philosophe Isabelle Stengers, cette erreur est similaire à celle de la grenouille sur le scorpion. Souhaitant traverser une rivière, un scorpion demanda à une grenouille de le prendre sur son dos. Après réflexion, celle-ci donna son accord. En effet, si ce dernier la piquait, tous deux mouraient. Pourtant, au milieu de la rivière, le scorpion la transperça avec son dard. Juste avant de mourir, la grenouille posa la question « pourquoi ? ». Le scorpion répondit : « Car c'est dans ma nature ». Le système actuel, vous l'aurez compris, ne peut faire autrement. L'exploitation est inscrite dans la nature même du capitalisme. Stengers précise que lutter contre notre planète « *n'a aucun sens, il s'agit d'apprendre à composer avec elle. Composer avec le capitalisme n'a aucun sens, il s'agit de lutter contre son emprise* »⁹.

JONAS

Qu'en est-il du troisième processus ?

DRAGONUS

Le troisièmement processus est *l'exploitation de la peur par l'homme*. Celui-ci permet au système marchand de se refermer sur lui-même et de consolider son existence.

⁹ Stengers, Isabelle, *Au temps des catastrophes : résister à la barbarie qui vient*, La découverte, Paris, 2009, p. 65.

JONAS

Qu'entendez-vous par là, Dragonus ?

DRAGONUS

Premièrement, comme le relève le sociologue Zygmunt Bauman, le « *capital-peur* » est « *susceptible de produire n'importe quel type de profit, commercial ou politique* »¹⁰. À l'heure actuelle, la *sécurité personnelle* constitue l'un des principaux arguments de vente¹¹. L'exploitation des peurs, même inconscientes, ouvre ainsi de nouveaux marchés et pousse un certain nombre d'individus, captifs, à entrer dans une attitude consentante face à l'acte de consommation. Elle concentre surtout des capitaux dans des domaines qui engendrent des profits, détournant des investissements potentiellement salutaires dans plusieurs domaines, dont ceux de l'éducation, du social et du monde du travail.

JONAS

Prétendez-vous que le système s'attache à contrôler et exploiter les effets de l'insécurité au lieu de s'attaquer à leurs causes ?

DRAGONUS

Oui, Jonas. Le premier domaine touché par cette politique de détournement de capitaux est paradoxalement celui de la « sécurité sociale ». Ce dernier constitue pourtant l'un des points centraux de la pacification et du développement équilibré de la société. Or, depuis quelques décennies, la protection sociale fait l'objet d'un

¹⁰ Zygmunt, Bauman, *Le présent liquide : peurs sociales et obsession sécuritaire*, Seuil, France, 2007, p. 22.

¹¹ Bauman reprend l'exemple des 4x4 de l'urbaniste Stephen Graham dans *Postmortem City : towards an Urban Geopolitics* pour illustrer l'enjeu marketing que constitue la peur. Ces 4x4 sont perçus comme l'outil permettant d'affronter les dangers de l'environnement urbain. En cela, elles apaisent les craintes « *que ressentent les membres de la bourgeoisie* ». La sécurité personnelle se fait dans le cas présent en opposition avec la sécurité collective, tant sur le plan environnemental (gros consommateur en carburant) que social (danger pour les autres et notamment les piétons). Les exemples sont multiples. Même si l'Europe semble encore quelque peu épargnée, des quartiers fermés de copropriétés ont vu le jour ces dernières années, notamment aux Etats-Unis. Celles-ci assurent protection à leurs hôtes en les coupant des villes et collectivités. Ce type de réalisation constitue une forme d'isolement sécuritaire, basé sur la capacité financière de ses habitants. (Tribillon, Jean-François, *L'urbanisme*, La Découverte, Paris, 2009, p. 101).

démantèlement systématique. Celui-ci génère une augmentation de l'insécurité sociale, source d'angoisse.

JONAS

S'il y a un démantèlement de la protection sociale, le système doit donc se prémunir contre toute velléité de remise en cause de celui-ci.

DRAGONUS

Ce processus permet justement de contrôler les individus et de justifier la mise en place de mesures sécuritaires. Comme l'écrivait Louis Gill, citant la philosophe Hanna Arendt, le système poursuit son action « *dirigée vers la domination totale* »¹², vers la négation et la suppression de l'autonomie de l'individu. Entre la société de contrôle et le « panoptique »¹³ du philosophe anglais Jeremy Bentham, il n'y a qu'un pas.

JONAS

Le « panoptique » de Jeremy Bentham, le théoricien de l'utilitarisme ?

DRAGONUS

Oui, celui-là même. Son univers carcéral repose sur le fait qu'à chaque instant les prisonniers sont observés par les gardiens. Épiant potentiellement leurs faits et gestes, les gardiens sont alors perçus comme omniscients, neutralisant toute tentative de révolte. Une sorte de *panoptisation*, en tant que processus de contrôle omniscient et omniprésent, est en marche.

JONAS

Quelles en sont les formes actuelles ?

DRAGONUS

¹² GILL, Louis, « L'atomisation sociale : condition de la domination totale », revue Spirale, n° 176, p. 16.

¹³ BENTHAM, Jeremy, *Panoptique : sur un nouveau principe pour construire des maisons d'inspection, et nommément des maisons de force*, Paris, 1791. Il est à noter toutefois que le panoptique en tant que structure architecturale ne comprend pas uniquement l'univers carcéral et le contrôle des personnes.

Leurs formes sont multiples : souvent insidieuses, parfois beaucoup plus frontales. Au niveau de la sphère de production, par exemple, les entreprises généralisent le recours aux caméras. À chaque instant, les travailleurs sont épiés, contrôlés et jugés. Au niveau de la sphère sociétale, des directives, décrets, réglementations ou lois plus ou moins contraignants sont progressivement mis en place, générant une aseptisation de la société et des espaces publics. Cette inflation normative engendre des attitudes inconscientes et intériorisées de la part de différents agents de la société. Ces mesures reposent sur la nécessité de trouver des responsables et d'assurer la couverture du risque « zéro ». S'appuyant sur un sentiment de peur, propagé en douceur, le message est simple : « la société veut votre bien » ; dans les faits, la société veut contrôler ses différents agrégats.

JONAS

Qu'entendez-vous par des mesures qui recoupent une forme beaucoup plus frontale ?

DRAGONUS

Les mesures ultra-sécuritaires surgissent lorsque le système est poussé dans ses derniers retranchements. Lorsqu'un problème systémique surgit, les formes de violence deviennent directement perceptibles. Comme l'écrivait Jean Ziegler, « *la main invisible du marché s'accompagne toujours de la main visible de l'armée* »¹⁴. Cette situation est d'autant plus dangereuse que la plupart des armées, à l'instar des diverses composantes du système, sont entrées dans un processus de libéralisation et de privatisation : le mercenariat étant l'une des formes les plus perverses du système actuel.

JONAS

Je comprends, Dragonus. Comme toute chose, le système lutte pour son existence. Pour pallier ces remises en cause, les mesures de contrôles

¹⁴ ZIEGLER, Jean,...

se renforcent progressivement et insidieusement.

DRAGONUS

Oui, Jonas. Il reste néanmoins un espoir. Ce que nous appelons « libéralisation » ne doit pas être confondu avec un processus de *libération*. Ce dernier permet aux hommes de se libérer de leur condition d’esclave et de retrouver leur dignité. La libéralisation, quant à elle, bénéficiant de la sémantique du second, n’est autre qu’un processus de démantèlement social et d’augmentation des disparités sociales.

JONAS

Je comprends, Dragonus. J’ai l’impression que nous avons fait une partie du chemin. Néanmoins, je vous prie de m’excuser. L’heure avançant, je me vois contraint de me séparer de vous.

DRAGONUS

Domage, Jonas. Nous aurions pu converser encore quelque temps.

JONAS

Je le regrette également. Si vous le souhaitez, nous pourrions nous revoir demain et reprendre notre conversation.

DRAGONUS

Avec joie.

DEUXIÈME DIALOGUE

DRAGONUS

Bonjour, Jonas. Comment allez-vous depuis hier ?

JONAS

Bien, je vous remercie. Et vous ?

DRAGONUS

Également. Où en étions-nous, Jonas ?

JONAS

Nous en étions restés aux différents processus qui sous-tendent la société marchande actuelle. Nous avons parlé de l'exploitation de l'homme par l'homme et de l'environnement. Nous avons abordé l'instrumentalisation de la peur et le processus de marchandisation.

DRAGONUS

C'est bien cela. Je vois, Jonas, que vous n'avez rien oublié.

JONAS

J'ai néanmoins quelques interrogations. Si les mêmes processus se répètent et me contraignent, comment se fait-il alors que j'aie l'impression d'être libre ?

DRAGONUS

Vous l'êtes, Jonas. Du moins, vous l'êtes par persuasion et non par conscience.

JONAS

Comment cela, Dragonus ? Pour autant que la possibilité d'un choix s'offre à moi, je décide librement, sur la base de mes motivations, d'agir de telle ou telle façon.

DRAGONUS

Dès lors, le système offre-t-il un choix ? Pourrions-nous changer ou dépasser le système actuel ?

JONAS

Je n'en ai pas l'impression, Dragonus. Les expériences passées nous ont montré qu'envisager une autre voie, c'était tomber tôt ou tard dans un régime malade, répressif et totalitaire. Tout le monde sait que le système actuel est le meilleur... si ce n'est le moins mauvais.

DRAGONUS

Dès lors, nous n'avons pas le choix ?

JONAS

Désolé de vous contredire : nous avons le choix, Dragonus. Nous avons la possibilité de dépasser le système. La raison nous motive simplement à ne pas agir dans ce sens.

DRAGONUS

De quelle raison parlez-vous, Jonas ?

JONAS

Qu'entendez-vous par là ?

DRAGONUS

La *raison instrumentalisée* consiste à détourner la raison de sa finalité première, à savoir la connaissance, dans une optique de domination. Comme le rappelle Marcuse, « *la rationalisation de l'organisation administrative et économique entraîne une instrumentalisation des hommes, qui servent le pouvoir* »¹⁵. L'utilisation de la raison à des fins de domination nie par là même la possibilité réelle de choix.

¹⁵ MARCUSE, Herbert, *l'homme unidimensionnel*,

JONAS

Soyez plus clair !

DRAGONUS

Le système actuel est un système totalitaire, peut-être, comme le rappelle le sociologue Jean Ziegler, le plus performant qu'a connu l'histoire¹⁶. La pensée unique véhiculée par les dominants consiste à prétendre qu'il n'y a pas d'alternative au système en vigueur. C'est ce que le linguiste et philosophe américain Noam Chomsky appelle le *TINA* – There is no alternativ : il n'y a pas d'alternative.

JONAS

Je veux bien admettre que le système me contraint, Dragonus.

DRAGONUS

Paradoxalement : plus personne ne se revendique aujourd'hui comme « *capitaliste* »¹⁷. Dans les faits, le système actuel est vécu comme une *extériorité*¹⁸ : une entité hors de moi que je ne peux combattre et à laquelle je dois me soumettre. La sphère financière est perçue, quant à elle, comme une sorte de « voie lactée », me condamnant à une contemplation mortifère et à la passivité. Je n'ai qu'un objectif immédiat : suivre les règles établies et me conformer au système. Je n'ai d'autre possibilité que d'optimiser mes ressources et leur utilisation, afin de survivre. Tel est la force de l'idéologie actuelle.

JONAS

Je veux bien reconnaître que le système me dépasse, Dragonus. À l'instar de l'immense majorité des êtres humains, je ne peux maîtriser ses lois. Toutefois, qu'entendez-vous par « Idéologie » ?

¹⁶ ZIEGLER, Jean, ...

¹⁷ SPURK,...

¹⁸ GAUCHET, Marcel, *Les droits de l'homme ne sont pas une politique*, p. 22.

DRAGONUS

L'*idéologie* est la pensée politique dominante d'une société donnée¹⁹. Elle a pour but de légitimer et de reproduire l'ordre établi en lui allouant un caractère naturel. Parce qu'il paraît naturel, le système ne peut être remis en question. C'est l'idéologie marchande qui a conduit des financiers, des industriels, des politiques, des experts, pour reprendre les termes du philosophe Bernard Stiegler, « à *intérioriser comme des évidences des situations qui étaient en réalité des artefacts insoutenables* »²⁰.

JONAS

Continuez, Dragonus.

DRAGONUS

Revenons, Jonas, sur votre appréhension de départ. Rappelez-vous : cette perte de sens. Ce trouble, cette confusion que vous ressentiez entre mon existence vécue et mon être profond, en tant qu'être social. Il y a, vous l'aurez compris, une contradiction entre notre condition d'être humain et la société individualiste et marchande dans laquelle nous vivons. Cette tension provient du processus d'atomisation.

JONAS

Précisez.

DRAGONUS

L'*atomisation* consiste à diviser un organisme en une multitude d'éléments. L'atomisation politique et sociale engendre la perte de l'unité du groupe, du collectif et de son efficacité. Les liens de solidarité se délitent : l'individu se retrouve seul avec lui-même. Prenons l'exemple du chômage. Les chômeurs, c'est-à-dire les travailleurs sans

¹⁹ DACHEUX, Éric, « L'économie solidaire : avenir de l'utopie européenne », in Letonturier, Éric (dir.), *Les utopies*, CNRS, Paris, 2013, p. 172.

²⁰ STIEGLER, Bernard, *Pour une nouvelle critique de l'économie politique*, Galilée, Paris, 2009, p. 30.

emploi, se retrouvent seuls face aux institutions de l'assurance-chômage. Ils sont tout simplement atomisés par rapport au collectif, alors même que notre pays en compte des centaines de milliers.

JONAS

Si je vous comprends bien, Dragonus, il y a un processus d'individualisation, d'atomisation par rapport au reste de la société, qui empêche de se regrouper. Subissant le système, l'individu se croit contraint de sauver ce qui peut encore l'être, à savoir lui-même.

DRAGONUS

C'est bien cela, Jonas. Les liens de solidarité se délitent. De plus, dans certains cas, cette atomisation sociétale génère un processus psychologique pour l'individu : la fragmentation de l'homme, de la femme.

JONAS

Je vous écoute, Dragonus.

DRAGONUS

La *fragmentation* consiste, pour sa part, en une division de l'individu en lui-même. Seul avec lui-même, en contradiction à ses propres convictions, pris dans un système qui le broie, il se voit comme divisé. L'image qu'il a de lui est celle qui se refléterait au travers d'un miroir brisé.

JONAS

L'atomisation sociale débouche donc sur une perte de sens collectif et individuel ; la fragmentation, pour sa part, scinde l'homme. À vous entendre, l'individu serait à tout moment sur le fil du rasoir.

DRAGONUS

En favorisant l'individualisme, en dispersant le corps sociétal en d'innombrables atomes, le système me contraint à m'adapter sans cesse

et à me soumettre. En tant que stratégie de survie psychologique, je perds la possibilité de penser autrement ; d'user de ma liberté.

JONAS

Admettons, Dragonus. Le système nous contraint. Reconnaissez tout de même que des libertés ont pu être obtenues dans les pays occidentaux. Je pense notamment à la liberté de la presse ou du commerce.

DRAGONUS

Je ne le nie pas, Jonas. D'ailleurs, concernant la liberté de la presse, notre système se base sur le mythe fondateur d'une « *société de l'information* »²¹. Accessible à tous, en tout temps, l'information prend la forme de l'universel. Elle relie les êtres humains entre eux. Toutefois, saviez-vous que la plupart des journaux sont concentrés dans les mains d'un nombre restreint de groupes financiers. À l'exception d'une poignée de titres, les lignes éditoriales sont, à quelques nuances près, identiques. ²²Ce n'est pas la multitude des titres qui pose la possibilité d'un véritable choix²³. Il en va de même de l'espace médiatique dans son ensemble. Le recours à des experts et autres spécialistes, ayant fait allégeance au système, a remplacé progressivement, dans les débats télévisuels, les politiques et les citoyens. Il en va de même de la liberté du commerce et de la diversité illusoire des produits de consommation. Si la liberté, du moins formelle, est mise en avant, celle-ci, dans son contenu, y est annihilée. Chaque bien, chaque vêtement, chaque émission, chaque intervention publicitaire favorise l'intégration des valeurs de l'ensemble du système. Le message véhiculé est simple : consommez et vous serez sauvé ! Vous l'aurez compris : il n'y a pas de choix possible !

JONAS

²¹ DACHEUX, Éric, « L'économie solidaire : avenir de l'utopie européenne », in Letonturier, Éric (dir.), *Les utopies*, CNRS, Paris, 2013, p. 175. Dacheux rappelle que toute idéologie repose sur l'existence de mythes fondateurs. Ceux-ci ont pour but de favoriser « l'adhésion du public à la vision dominante » (p. 173). .

²² Cette adjonction a été inspirée de l'ouvrage d'OBERTONE, Laurent, *La France Big Brother*,...

²³ Il existe néanmoins des poches de résistance, mais ces journaux sont le plus souvent en mode de survie par rapport aux conditions matérielles du système actuel.

La liberté est-elle donc annihilée ?

DRAGONUS

Non, Jonas. Je dis juste que, sous le vernis d'une certaine liberté, des valeurs sont assénées, donnant l'illusion d'adhérer librement au système. En réalité, ce dernier s'appuie sur le principe fallacieux, pour reprendre les termes de l'économiste québécois Louis Gill, « *d'une plus grande liberté, celle du marché, mais qui ne laisse d'autre choix que de s'intégrer à la logique de pensée unique, d'un mode unique d'agir* »²⁴. Cette logique s'intègre progressivement et insidieusement dans nos vies. En cela, Jonas, le système de persuasion est extrêmement performant.

JONAS

Le système repose paradoxalement sur la promesse d'une plus grande liberté pour nier, dans les faits, l'existence même de celle-ci. Par conséquent, en quoi consiste cette liberté que vous semblez vouloir sauver ?

DRAGONUS

La *liberté* réside dans la prise de conscience des processus qui se jouent pour nous libérer des chaînes qui nous contraignent. Le philosophe allemand Théodore W. Adorno disait « *La liberté présume la connaissance consciente des processus qui causent la non-liberté ainsi que la force de résister* »²⁵.

JONAS

Si je vous comprends bien : cette prise de conscience est la condition même qui permet à l'homme d'être libre, en prenant des décisions en tout état de cause.

DRAGONUS

²⁴ GILL, Louis, « L'atomisation sociale : condition de la domination totale ». In *Revue Spirale*, n° 176, p. 16.

²⁵ Tiré de SPURK, Jan, *Malaise dans la société : Soumission et résistance*, Parangon, Lyon, 2010.

Oui, Jonas. Il s'agit, au préalable, de réaliser que le système n'est ni né du néant ni donné pour l'éternité ! Celui-ci et son corollaire, à savoir l'économie marchande, ne sont que de pures constructions sociales. D'ailleurs, il relève le plus souvent de choix démocratiques²⁶. L'évolution du monde est le fruit de l'histoire humaine ; de ses passions, de ses rapports de force aussi. Toute construction, toute société ne peut se faire qu'avec le consentement des hommes et des femmes qui la constituent. C'est en ouvrant notre conscience que toute chose devient possible.

JONAS

La société véhicule donc ses propres valeurs et ses membres les intègrent de manière inconsciente. Si cela ne constitue pas une raison suffisante à en faire une société injuste, elle le devient par les processus qui s'y jouent. Toutefois, puisque nous sommes libres, Dragonus, pourquoi ces crises et par conséquent ces processus perdurent-ils ? Les hommes et les femmes devraient bien s'apercevoir de ces injustices, tant au niveau social, économique qu'écologique.

DRAGONUS

Parce que la vérité aveugle, la liberté paralyse. Comme disait un certain philosophe : « *on ne doit pas s'étonner des crises; on doit s'étonner de nous-mêmes* ». Cloisonné dans l'individualisme et l'égoïsme, l'homme doit parvenir à s'extirper de sa « *servitude volontaire* » dans laquelle il a été plongé. Il est tiraillé, au plus profond de son être, entre le fait de sentir qu'il y a quelque chose de foncièrement injuste et la peur de perdre le peu qu'il croit posséder. L'homme s'habitue et même se complait à vivre dans la servitude et le mensonge. Il se convainc de vivre une vie bonne, sans vague, tournée vers la sphère privée et la médiocrité.

JONAS

²⁶ COLLECTIF D'ANIMATION DES ÉCONOMISTES ATERRÉS, *Nouveau manifeste des économistes atterrés : 15 chantiers pour une autre économie*, Les liens qui libèrent, France, 2015, p. 12.

C'est vrai, Dragonus. Se cacher la vérité a quelque chose de réconfortant pour notre individualité. Reste qu'il y a quand même des personnes et des manifestations qui dénoncent le système.

DRAGONUS

Dans les faits, les mobilisations actuelles ont, pour reprendre les termes du sociologue Jan Spurk, un caractère purement défensif. Bien que le démantèlement de l'État-providence²⁷ soit mal vécu, il n'y a pas de remise en cause profonde de la société et « d'alternative » proposées²⁸.

JONAS

La conscience sur l'état du monde et des processus qui s'y jouent ne suffit-elle donc pas ?

DRAGONUS

Non, Jonas. Quand bien même l'homme prend conscience de la réalité, il lui faut encore la transformer. Comme l'a écrit Jean Ziegler, paraphrasant Ivan Karamazov, le héros de Fiodor Dostoïevski : « *Je refuse intellectuellement l'ordre de ce monde. Mais, comme lui, je m'y suis installé [...] Comme des millions d'êtres, je vis constamment contre moi-même* »²⁹. L'engagement revêt bien plus qu'une simple inclination intellectuelle à remettre en cause la société. Il nécessite un dépassement de soi, une *praxis*, une action collective et pérenne. Seule celle-ci est capable de permettre un retour de l'Homme sur lui-même. À l'instar des écoles philosophiques antiques, le discours ne peut être indépendant de la pratique. Il doit tirer ses origines d'un « *choix de vie* », d'une « *option existentielle* »³⁰. Cette option ne peut être que celle du salut commun.

²⁷ L'État-providence est un type d'État qui « *protège ses administrés de la rudesse et de l'incertitude du capitalisme* ». Il offre un rééquilibrage en matière de justice sociale par l'intervention de l'État dans la plupart des domaines. JACQUEMOT, Pierre, « État-providence », in *Le dictionnaire du développement durable*, Sciences humaines éditions, 2015.

²⁸ SPURK, Jan, *Malaise dans la société : Soumission et résistance*, Parangon, Lyon, 2010, p.18.

²⁹ ZIEGLER, Jean, *Retournez les fusils ! Choisir son camp*, Seuil, Paris, 2014, p. 12.

³⁰ HADOT, Pierre, *Qu'est-ce que la philosophie antique*, Gallimard, Paris, 1995, p. 18.

JONAS

Je comprends. Je suis prêt, Dragonus.

DRAGONUS

L'êtes-vous vraiment ?

JONAS

Comment cela ?

DRAGONUS

Si je vous dis qu'un dixième de la population profite des neuf dixièmes restants. Qu'en pensez-vous ?

JONAS

Je pense que cela est inacceptable.

DRAGONUS

Si je vous dis maintenant que vous faites partie de cet un dixième ; que l'immense majorité des personnes, directement confrontées à cet état de pauvreté, constitue les neuf dixièmes restants. Dans les faits, « *Le prix à payer pour notre Chère liberté* », comme l'écrit le philosophe, Alain Badiou, « *ici, dans le monde occidental, est celui d'une monstrueuse inégalité, d'abord à l'intérieur de nos pays, mais surtout à l'extérieur* »³¹.

Jonas

Cela se laisse dire.

Dragonus

Combien de pays se sont vus accaparer leur matière première au profit des grands groupes occidentaux ? Combien coûteraient vos habits s'ils

³¹ BADIOU, Alain, *La relation énigmatique entre philosophie et politique*, Germina, Paris, 2011, p. 39.

n'étaient pas confectionnés par des familles la plupart du temps exploitées ? Combien d'enfants faut-il pour réaliser les jouets avec lesquels vos petits s'amuse ? Vous l'aurez compris : le rééquilibrage de la situation nécessitera l'abandon de votre part de certaines jouissances.

JONAS

Je dis qu'effectivement cela donne lieu à réflexion. Pour cela, il y a les politiques.

DRAGONUS

Qu'entendez-vous par là ?

JONAS

Les politiciens et politiciennes, c'est-à-dire les hommes et les femmes qui s'adonnent à la « polis », à la cité. Bref, à la chose publique. Et cette fois-ci, ne me dites pas le contraire, Dragonus ! La chose publique ou, en latin, la « *res publica* » : la République ! Ce sont sur les politiques que repose la responsabilité de ces choix.

DRAGONUS

Vous souvenez-vous, Jonas : nous avons convenu que l'homme est un être social. La politique ne se limite pas à quelques hommes. Elle est inhérente à l'ensemble de la communauté. Pour la philosophe Hannah Arendt, le politique prend naissance dans « *l'espace-qui-est-entre-les-hommes* »³². Elle porte sur toutes choses et actions qui mettent en relation les hommes entre eux, tout en les rattachant au général. Ainsi, dans un cadre démocratique, l'historien et philosophe Marcel Gauchet définit la politique comme la « *dynamique qui fait communiquer l'individuel et le collectif, où les deux sphères s'articulent et se compénètrent* »³³.

³² ARENDT, Hannah, *Qu'est-ce que la politique*, Seuil, 1995, p. 42.

³³ BADIOU, Alain, GAUCHET, Marcel, *Que faire ? : Dialogue sur le communisme, le capitalisme et l'avenir de la démocratie*, Philo éditions, Paris, 2014, p. 147.

JONAS

Auriez-vous des exemples, Dragonus ?

DRAGONUS

Cela porte sur la manière de concevoir l'homme et les femmes à la conduite d'un État, mais pas uniquement. Toutes nos actions quotidiennes relèvent de la politique, de l'espace entre les hommes et les femmes : faire ses courses, acheter tel ou tel article est déjà un acte politique. Il nous met en relation avec les producteurs, avec les conséquences potentielles sur la planète et l'environnement.

JONAS

Si je vous comprends bien, Dragonus, le fait que nous parlions ensemble est déjà un acte politique.

DRAGONUS

Vous avez tout à fait raison. « *Parler, c'est agir* » pour reprendre un énoncé d'Habermas³⁴. La confrontation d'idées est source de diversité et de créativité. Elle ouvre les consciences et les mondes possibles. Il s'agit maintenant d'aller plus loin.

JONAS

Aller plus loin ?

DRAGONUS

Oui, Jonas. « Aller plus loin », c'est-à-dire transformer le monde dans sa globalité. Un artiste et penseur allemand a écrit : « *lorsqu'un seul homme rêve, ce n'est qu'un rêve. Mais si beaucoup d'hommes rêvent ensemble, c'est le début d'une réalité* »³⁵. Nous avons un destin commun, condition ultime de notre survie et par conséquent de celle de l'humanité tout entière. Nous interagissons avec notre prochain et

³⁴ HABERMAS, ...

³⁵ Friedensreich HUNDERTWASSER,...

faisons partie intégrante du tout. Lorsque nous en prenons conscience, nous pouvons subir une perte de sens, un découragement devant la responsabilité qui nous incombe. Si nous parvenons à dépasser ce stade, nous comprendrons que non seulement nous faisons pleinement partie de la société, mais que nous en sommes un agent.

JONAS

Un agent ?

DRAGONUS

Oui, Jonas. Un agent. Un agent politique ; non un sujet subissant les contraintes extérieures, condamné à la résignation et à l'adaptation. Il est un être actif, capable de transformer radicalement la société.

JONAS

Je comprends, Dragonus. C'est dans notre destinée commune que réside le salut l'Humanité.

DRAGONUS

Exactement, Jonas.

JONAS

Cher Dragonus, vos dires m'interpellent. Je ne veux pas couper court, mais l'heure avançant, je suis attendu. Que diriez-vous de nous revoir demain matin pour continuer cette conversation ?

DRAGONUS

Avec plaisir, mon ami. Retrouvons-nous donc demain matin, même heure, même endroit.

TROISIÈME DIALOGUE

DRAGONUS

Bonjour, Jonas. Comment allez-vous ce matin ?

JONAS

Bien, je vous remercie... Ou plutôt, pas si bien que cela. Notre discussion d'hier m'a plus que perturbé. J'ai peiné à trouver le sommeil.

DRAGONUS

Voulez-vous néanmoins continuer notre conversation ?

JONAS

Oui, très volontiers. Marchons en direction du Forum, si vous le voulez bien.

DRAGONUS

Où donc en étions-nous ?

JONAS

Nous avons abordé la liberté, qui naît de la prise de conscience des forces qui s'opèrent à l'intérieur du système pour mieux le transformer, voire le dépasser.

DRAGONUS

C'est bien cela.

JONAS

Nous parlions également de la nécessité de redonner du trois, d'user pleinement de notre liberté, d'avoir une ambition collective, une destinée commune.

DRAGONUS

En effet, nous avons traité du dépassement du refus purement intellectuel de l'ordre du monde et de la volonté de passer à l'action.

JONAS

Une question me préoccupe cependant, Dragonus : comme de nombreux citoyens, je passe une grande partie de mes journées, voire de mon existence, à travailler. Dès lors, vous m'avez compris : le temps que je destine à cette activité contribue-t-il à l'effort général, au bien commun ?

DRAGONUS

La notion de travail a évolué à travers le temps. Ainsi, en assurant les besoins élémentaires du groupe, celui-ci fut longtemps considéré comme nécessaire à la survie de la communauté. Il procédait d'une mise en commun des forces afin de pallier les aléas de la nature et de l'environnement. Il contribuait en cela à l'effort général. Progressivement, en se sédentarisant et par une accumulation d'excédents, les sociétés virent la constitution d'une élite, exempte de travailler.

JONAS

Il devait s'agir d'une minorité.

DRAGONUS

En effet, l'immense majorité de la population – les gens de basses classes et les esclaves notamment – s'adonnait aux tâches laborieuses. D'ailleurs, le travail fut longtemps assimilé au *tripalium*³⁶, c'est-à-dire à un instrument de torture. Au Moyen-Age, le travail est encore perçu avec dédain et mépris, les paysans et autres serfs devant s'acquitter de tâches et de corvées. Il existait cependant un espace où les hommes mettaient en commun, à l'instar des moulins, leur moyen de production.

³⁶ Le mot « travailler » semble venir du latin populaire « tripaliare », qui signifie « tourmenter avec un tripalium ». Le tripalium était un instrument de torture composé de deux planches verticales et d'une planche horizontale. Les esclaves y étaient attachés avant d'être battus.

Cette mutualisation des ressources contribua à assurer le développement de l'ensemble de la communauté.

JONAS

Vous avez dit, Dragonus, que le travail était « encore » perçu avec dédain et mépris. Ce n'est donc plus le cas à l'heure actuelle.

DRAGONUS

À partir de la Renaissance, dans les sociétés occidentales, l'arrivée du protestantisme et l'émergence de la bourgeoisie vont profondément transformer notre rapport au travail. L'enrichissement individuel que procure ce dernier ne constitue plus une déchéance, voire une perversion morale. Pour le philosophe et économiste anglais du 18^e siècle Adam Smith, le travail est créateur de valeur. Il est surtout constitutif, au sein d'une société tournée vers les échanges et le commerce, du lien social. Le philosophe Wilhelm Hegel, pour sa part, y voyait l'extériorisation de l'essence de l'homme³⁷. Avec l'industrialisation, cette valorisation du travail se renforce. À l'heure actuelle, le travail, tel que nous le connaissons, est perçu comme inhérent à l'identité personnelle.

JONAS

Il y a ce que nous pourrions appeler un renversement des valeurs par rapport aux périodes antérieures, notamment les premières. Le travail semble constituer aujourd'hui l'un des piliers de la société.

DRAGONUS

Le travail est encore vécu comme un devoir³⁸, voire, à l'heure du

³⁷ HEGEL, Wilhelm,

³⁸ Pour certaines catégories de la population, notamment les ouvriers, le travail reste important dans la formation de l'identité personnelle, au point d'aboutir à des drames en cas de perte d'emploi. « *Cottle se souvient de l'un des chômeurs qu'il avait assisté, Alfred Syre. Une nuit de janvier, son épouse a appelé, « hurlant de façon hystérique ». Son mari, qui n'avait jamais eu d'accident de voiture, avait jeté son véhicule droit sur un talus et était mort sur le coup. Syre et Wilkinson font partie de ce noyau grossissant des chômeurs de longue durée qui ont perdu tout espoir et choisissent de s'évader par le suicide.* La mort du travail dans le monde entier est intériorisée par des millions de travailleurs qui en font leur propre

chômage de masse, comme une « chance ». Pourtant, progressivement, cette image se fissure : le désenchantement a commencé.

JONAS

Comment cela ?

DRAGONUS

Pour survivre, le travail doit remplir trois fonctions principales.

JONAS

Lesquelles, Dragonus ?

DRAGONUS

Premièrement, il doit permettre à l'homme d'acquérir *une source de revenus pérenne et convenable*. Or, la saturation du marché diminue les possibilités d'accéder à l'emploi. L'abondance de travailleurs par rapport à l'offre de travail provoque une pression constante sur les salaires, notamment dans les pays occidentaux. De plus, les formes actuelles de l'emploi favorisent un appauvrissement et une précarisation de la population.

JONAS

De quelles formes parlez-vous ?

DRAGONUS

Jusque dans les années septante, la *conception* « *fordiste* »³⁹ était généralement privilégiée. Compromis économique et social, celle-ci consistait entre autres à indexer les salaires sur les gains de productivité,

mort, au quotidien, par la faute d'employeurs mus par l'appât du gain et d'autorités qui se désintéressent d'eux. », in RIFKIN, Jeremy, La fin du travail, La Découverte, Paris, 1996, p. 268. Il est à noter cependant que diverses études ont montré que les dépressions sont moins nombreuses en cas de chômage de masse qu'en situation de « plein emploi », montrant par là même le caractère contingent entre l'identité personnelle et la notion même de travail telle que nous la connaissons.

³⁹ Henry FORD (1863-1947) privilégia l'indexation des salaires sur les gains de productivité et par là même l'augmentation du pouvoir d'achat des ouvriers. Loin d'être philanthropique, cette conception permit d'augmenter l'efficacité de la production tout en assurant, il est vrai, une participation accrue des employés à la consommation.

maîtrisant par là même l'augmentation du taux d'exploitation⁴⁰. Cependant, depuis plus d'une vingtaine d'années, le monde du travail se caractérise par une généralisation des emplois temporaires, intérimaires⁴¹, de stages peu ou pas rémunérés et d'auto-emplois⁴². Ce type de contrat empêche les travailleuses et travailleurs de pouvoir pleinement envisager leur avenir, confronté au quotidien à une situation économique incertaine. Les jeunes et les seniors sont par ailleurs les principaux touchés par ce phénomène. Le processus de précarisation qui découle de ces nouvelles formes de travail limite par là même l'appropriation de tout un chacun à son emploi.

JONAS

Quelle est donc la deuxième fonctionnalité ?

DRAGONUS

La deuxième doit permettre à l'homme, en tant qu'être social, une mise *en relation avec son prochain*. Parce que le travail recoupe une grande partie de l'existence de l'homme, il doit favoriser les interactions humaines, et ce de manière authentique. Or, dans le système marchand actuel, d'une part ces relations sont souvent peu nombreuses, mais sont de surcroît biaisées. Les hommes ne peuvent pas être eux-mêmes. Ils jouent des personnages, c'est-à-dire étymologiquement des individus « porteurs de masques ».

JONAS

Je comprends, Dragonus.

DRAGONUS

Troisièmement, le travail doit *donner du sens*. Il doit permettre à

⁴⁰ Voir note n° X.

⁴¹ Pour exemple, le plus gros employeur des Etats-Unis d'Amérique est Manpower. SVENDSEN, Lars, *Le travail : gagner sa vie, à quel prix ?*, Editions Autrement, Paris, 2013, p. 62.

⁴² Les auto-emplois ou emplois « indépendants » dits de « deuxième génération » consistent, pour le travailleur, à se mettre à son compte et à supporter lui-même les risques de son activité réalisée au sein d'une entreprise dont il n'est pas propriétaire. Il loue, par nécessité, ainsi ses services.

l'homme de se sentir utile, en participant au bon développement de la société. Or, le travail actuel a généralement pour finalité, non pas l'intérêt public, mais l'intérêt privé et l'accumulation de profits à des tiers.

JONAS

Auriez-vous un exemple, Dragonus.

DRAGONUS

Les exemples sont multiples. Nous pouvons penser à un vendeur d'assurances, contraint de proposer des produits plus que controversés à ses clients. Nombre d'entre eux se dirigent vers d'autres activités, lorsqu'ils en ont la possibilité.

JONAS

Vendre des produits pourris ou toxiques à ses clients, que l'on soit consultant en assurance ou en finance, va en effet à l'encontre du bien commun. Cela reflète la situation malsaine actuelle. Les conditions ne semblent donc désormais plus remplies pour permettre la pérennisation du travail dans sa forme actuelle. Les hommes prennent progressivement conscience de cet état de fait.

DRAGONUS

Oui, Jonas. L'émancipation acquise au fil des siècles interroge l'homme sur sa propre existence et sur cette étrangeté de placer du temps humain pour le profit d'un autre⁴³. De plus, au sein des sociétés, les risques ont progressivement été transférés de l'actionnariat aux travailleurs. Ces derniers constituent, selon l'économiste Plihon, la « *variable d'ajustement des entreprises* » pour « *maintenir des taux de rendements du capital élevés* »⁴⁴. Les licenciements répondent désormais à une

⁴³ GIOVANNANGELI, Magali & SAGOT-DUVAUROUX, Jean-Louis, *Liberté, Egalité, Gratuité*, Au diable vauvert, Vauvert, 2012, p. 197.

⁴⁴ PLIHON, Dominique, *Le nouveau capitalisme*, La Découverte, Paris, 2009, p. 72.

logique, non plus industrielle, mais financière⁴⁵. Cet assujettissement volontaire est d'autant mal ressenti que l'insécurité sociale qui règne sur le marché du travail s'accroît : division du travail, flexibilisation ou chômage, "bull shit job", travail intérimaire, temporaire ou d'indépendant subit et précaire, par exemple. L'ensemble de ces processus génère une perte de sens et fragilise notre rapport au travail. À l'heure actuelle, malgré leurs tentatives, les entreprises peinent à stabiliser l'angoisse existentielle des hommes.

JONAS

Outre les mesures de contrôles, dont vous m'aviez parlé, comment procèdent ces entreprises pour canaliser cette angoisse ?

DRAGONUS

Depuis les années quatre-vingt, trois secteurs, que l'on pourrait qualifier de « non productifs », ont été fortement renforcés, voire ont « explosés » au sein des entreprises : les *ressources humaines*, le *marketing* et la *finance*⁴⁶. Ce qui nous intéresse dans le cas présent est plus précisément le « management » ou la gestion du personnel. Pour reprendre la définition de François Dupuy, le « *management* » consiste, pour un employeur, à obtenir des « gens » « *qu'ils fassent ce qu'il aurait souhaité qu'ils fassent* »⁴⁷. De manière plus spécifique, le « management » est là pour contrer l'angoisse existentielle de l'homme au travail et l'absence de projet de société au sens large. L'exploitation et la gestion des ressources humaines s'attèlent donc à canaliser cette perte de sens et à stabiliser le « Moi ».

JONAS

⁴⁵ Idem, p. 71. A partir de 2008, selon l'auteur, la crise des « subprimes » a servi de prétexte pour certaines entreprises « *pour procéder à des réductions d'effectif* ».

⁴⁶ Le marketing répond à la nécessité, dans une société marchande, de créer constamment de nouveaux besoins, quand bien même ceux-ci ne reposent sur rien de rationnel. Face à la concurrence, les entreprises doivent se démarquer. Leurs produits promettent « monts et merveilles ». C'est l'adaptation à la société de l'image et du superficiel. Cette stratégie n'a d'autre but que d'engendrer des besoins et capter de nouvelles parts de marché. La *finance* a pour but de maximiser la valeur et les profits des premiers intéressés du système, à savoir les actionnaires.

⁴⁷ DUPUY, François, *La faillite de la pensée managériale*, Editions du Seuil, Paris, 2015, p. 13. François Dupuy tire sa définition du président d'une grande entreprise. Celle-ci est la plus simple qu'il ait connu jusqu'ici.

D'ailleurs, cette stabilisation est rendue d'autant plus complexe et difficile que la société valorise l'idée d'épanouissement personnel et de réalisation de soi.

DRAGONUS

Dans les faits, malgré le nombre de parutions sur le « new management », celui-ci n'est autre, pour reprendre les termes de Dupuy, qu'un taylorisme saupoudré de rhétorique humaniste⁴⁸.

JONAS

Oui, le taylorisme, du nom de Frederick Taylor, qui préconisait une rationalisation et une spécialisation de la production pour améliorer les gains de productivité. Cette conception a été largement attaquée. Le système a donc mis en place une légion d'instruments, dans l'optique de maîtriser son évolution et d'assurer sa reproduction. Nous sommes dans un monde de rationalisation à outrance, mais surtout de rationalisation instrumentée.

DRAGONUS

De plus, les individus doivent désormais formaliser constamment leur travail. Une personne me confiait qu'elle mettait plus de temps à justifier le travail qu'elle ne faisait pas, plutôt que de le faire.

JONAS

Il semble effectivement que la « machine » se donne du travail à elle-même. Ce qui est surprenant néanmoins, c'est que nous vivons à l'heure de la rapidité. Nous sommes dans un processus d'accélération constante. La valeur d'un homme se mesure d'ailleurs à sa capacité d'agir le plus rapidement possible, tant pour gérer des crises que pour porter des projets.

DRAGONUS

⁴⁸ Idem, p. ...

C'est vrai, Dragonus. Au niveau de l'individu, écrivait Jan Spurk, « *la lenteur et la stabilité sont perçues comme inertie et déclin* »⁴⁹. Dans sa recherche constante du profit à court terme, le système contraint à se situer dans l'immédiateté. Seul compte la valorisation de l'activisme. La durabilité, critère essentiel du développement équilibré de la société, est dans les faits niée.

JONAS

Dans sa forme, la rapidité et l'immédiateté sont valorisées ; dans son contenu, la machine s'enraye.

DRAGONUS

Pris dans une course effrénée, sans le moindre sens, nombreux sont les hommes qui, au crépuscule de leur vie, se disent qu'ils n'ont pas vécu. C'est l'histoire d'une femme vivant dans un petit village. Lorsqu'un économiste lui demande pourquoi elle fait la sieste et ne travaille pas. Celle-ci répond qu'elle pêche pour nourrir ses enfants, puis s'occupent d'eux, jouent avec, peint et converse avec ses amis avant de faire la sieste. Bref, une vie bien remplie. L'économiste lui dit que si elle travaillait plus, elle pourrait dégager des bénéfices, s'acheter un gros bateau, construire une usine et gérer le tout depuis une capitale. Ensuite, elle pourrait s'occuper de ses enfants, jouer avec, peindre et converser avec ses amis. Bref, on marche sur la tête. La tension entre l'intégration à une société qui ne les reconnaît déjà plus, et l'impossibilité de la contester empêche l'élaboration d'une vision du monde au-delà d'une « *simple prolongation de l'existant* »⁵⁰. Cette situation de survie, d'immédiateté empêche la conscience historique. Elle se caractérise par un renoncement aux projections à moyen et à long terme, aux perspectives et à l'ouverture sur les mondes possibles.

JONAS

⁴⁹ SPURK, Jan, *Malaise dans la société : Soumission et résistance*, Parangon, Lyon, 2010, p. 36.

⁵⁰ SPURK, Jan, *Malaise dans la société : Soumission et résistance*, Parangon, Lyon, 2010, p. 35.

Au vu de la situation, un système de protection sociale a néanmoins été mis en place. Celui-ci a pour objectif de permettre aux hommes et aux femmes de faire face aux aléas de la vie. Je pense notamment à la maladie, à la vieillesse ou à la perte d'emploi.

DRAGONUS

Vous avez raison, Jonas. Dans les faits, une ébauche de protection sociale semble exister, à des degrés divers, depuis l'Antiquité⁵¹. Elle était de l'ordre plus généralement de l'assistance et de la charité. Toutefois, la protection sociale prendra réellement son essor au 19^e siècle. En effet, avec l'industrialisation et la paupérisation de la population, le mouvement ouvrier s'organise et met sur pied tout d'abord différentes caisses de secours aux plus démunis. Résultant de luttes, souvent âpres et difficiles, et pour pallier les risques accrus de révoltes, plusieurs pays ont progressivement développé un système de protection sociale. Sur la base d'une législation progressive, le système permet d'assurer les citoyens et travailleurs contre les aléas de la vie, tout en luttant contre l'arbitraire et le clientélisme.

JONAS

L'histoire n'aurait-elle pas pu se terminer à ce moment-là ?

DRAGONUS

Elle aurait pu... si le système n'avait eu en ses germes les éléments même à s'opposer à ces améliorations. Dans les faits, plus de 70% de la population mondiale ne bénéficie d'aucune protection sociale⁵². Dans les pays munis d'un système d'assurance ou d'assistance, l'ensemble des secteurs fait désormais l'objet d'attaques répétées : augmentation

⁵¹ GNAEGI, Philippe, *Histoire et structure des assurances sociales en Suisse*, Schulthess, Genève, Zürich, Bâle, 2012, pp. 6-40. Pour la période préhistorique, on parle de « *solidarité spontanée* » propre à l'appartenance à un groupe (p. 7). Le code du roi de Mésopotamie, Hammourabi (vers – 1700), mentionne déjà des principes d'assistance.

⁵² OIT. Il est à noter que la Suisse, souvent citée comme « eldorado », n'est pas épargnée par la précarisation. Certaines études – Caritas – ont montré que xxx% de la population helvétique vivait en dessous du seuil de pauvreté.

de l'âge de la retraite ; remise en cause de prestations d'assurances de tout type ; libéralisation du système scolaire et de la médecine, fragilisant l'accès à la formation et aux soins⁵³.

JONAS

Ce processus est d'autant plus révoltant qu'à l'opposé de l'échiquier les entreprises et sociétés ont vu leur fiscalité se réduire drastiquement ces dernières années, parallèlement à l'augmentation de la rémunération du capital et des salaires des « managers ». Et le chômage dans tout cela ?

DRAGONUS

Le chômage constitue la tare de nos sociétés modernes. Il est cause de précarisations économiques et sociales. Le refus d'instaurer un « *droit au travail pour tous* » n'est d'ailleurs pas innocent. Privilégiée par l'OCDE⁵⁴, l'existence du chômage, en tant que réserve de travailleurs susceptible de faire pression sur les salaires, est dans les faits l'une des conditions mêmes du système marchand actuel. La mise en concurrence des travailleurs permet de limiter les coûts de production, tout en augmentant les profits. Cette concurrence renforce le processus d'aliénation : l'homme est extérieur à lui-même ; l'autre devient un danger⁵⁵. Au niveau mondial, le taux de chômage ne faiblit pas. L'organisation internationale du travail parle d'ailleurs de « *risque de reprise sans emploi* »⁵⁶.

JONAS

⁵³ L'exemple de la Russie est particulièrement intéressant. Au début des années nonante et à la suite des grandes privatisations, notamment dans les soins médicaux, l'espérance de vie des russes a chuté de plus de ...% (Source : Franco Cavalli). Il fallut attendre 2007 et un changement de politique pour revoir une augmentation de celle-ci.

⁵⁴ *Organisation pour le développement et la coopération*, voir ... Il est à noter qu'en 1848, la Suisse a manqué son rendez-vous avec l'histoire. En effet, le « *droit au travail pour tous* » avait été envisagé par certains radicaux, à l'époque où ce parti avait encore un rôle historique à jouer.

⁵⁵ Parmi les catégories les plus touchées, les jeunes figurent en bonne place, sacrifiant par là même les forces vives de la société, OIT, Rapport sur « les tendances mondiales de l'emploi des jeunes 2013 : une génération menacée », 2013.

⁵⁶ OIT,

Reconnaissez tout de même, Cher Dragonus, que nombre de personnes ne recherchent pas d'emploi. D'ailleurs, certains peuvent même l'exprimer ouvertement.

DRAGONUS

Vous avez raison, Jonas. Toutefois, derrière un comportement – le chômage volontaire – peut se cacher une réalité plus complexe. Pour comprendre cette situation, comme d'autres, il nous faut raisonner en termes de *dialectique*.

JONAS

Allons bon. Qu'est-ce que la dialectique à avoir là-dedans ?

DRAGONUS

La *dialectique* stipule que tout développement émane du dépassement des contradictions. Prenons un exemple au niveau psychologique⁵⁷ : si je vous dis : « J'aime Sophie, mais Sophie ne m'aime pas ». Il y a une tension, c'est-à-dire une contradiction entre mes attentes et la réalité.

JONAS

J'en conviens.

DRAGONUS

Je suis condamné à lever celle-ci, afin de ne pas tomber dans la folie, en tant que stratégie de survie psychologique. Dès lors, soit j'adapte mes attentes : « Je n'aime pas Sophie : Sophie ne m'aime pas » ; soit je transforme la réalité : « J'aime Sophie : Sophie m'aime ».

JONAS

Allez au but, Dragonus.

⁵⁷ De manière réductionniste, ce processus de dépassement des contradictions peut être exemplifié au niveau logique. Si « $\alpha = \sim\alpha$ », alors il y a contradiction. La résolution peut être, par exemple, « $\alpha = \alpha$ », « $\sim\alpha = \sim\alpha$ » ou « $\alpha \neq \sim\alpha$ ». Il en va de même au niveau chimique [« H_2O n'est pas égal à l'eau »], biologique et autres.

DRAGONUS

Il en va de même au niveau sociologique : « Je cherche un emploi, mais le marché du travail ne me permet pas d'en avoir un » ; après de longues périodes de recherches et de démarches, la plupart des personnes sont confrontées au principe de réalité : le marché est incapable d'absorber la demande⁵⁸. Ainsi, pour lever cette tension psychologique et dialectique, nous sommes condamnés à modifier nos attentes : « je ne cherche pas d'emploi : le marché du travail ne me permet pas d'en avoir un ». Prétendre que je ne cherche pas d'emploi découle de ce processus de survie psychologique et d'adaptation du « Moi ». Dans les conditions sociétales actuelles, le fait de modifier la réalité - « Je cherche un emploi : le marché du travail me permet d'en avoir un » - est extrêmement difficile, voire impossible⁵⁹.

JONAS

N'est-ce pas ce que vous appeliez l'adaptation ou la résignation ? Les uns se résignent à ne plus pouvoir accéder au marché du travail, les autres s'adaptent en subissant les contraintes liées à leur éventuelle intégration.

DRAGONUS

Une situation de chômage est d'autant plus pénible que le système se fonde premièrement sur l'illusion d'une accessibilité du marché de l'emploi pour tous et deuxièmement sur un processus de culpabilisation et d'individualisation des personnes en recherche d'emploi. Or, le chômage n'est pas conjoncturel, mais bel et bien structurel.

⁵⁸ Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que dans les années septante les jeunes bénéficiaient d'emploi avant même la fin de leurs études. Durant les années quatre-vingt et nonante, ceux-ci devaient envoyer plusieurs dizaines de curriculum vitae et lettres de motivation. Désormais, la plupart doivent s'adonner à cet exercice pour décrocher un stage de surcroît non rémunéré.

⁵⁹ Dans son analyse de l'énoncé « Comment changer le monde ? », Alain Badiou distingue cinq niveaux de monde, en tant que nom complexe : « *Le monde des individus, qui est celui de la psychologie ; le monde des groupes fermés, celui de la sociologie ; le monde du processus ouvert qu'est l'existence de l'humanité, ou l'Histoire ; notre monde naturel, celui de la biologie et de l'écologie ; et enfin l'univers, le monde de la physique et de la cosmologie* ». In BADIOU, Alain, *Métaphysique du bonheur réel*, PUF, Paris, 2015, p. 44.

JONAS

Le chômage est nécessaire à la société marchande. En tant que moyen de pression sur les salaires, il est une composante essentielle du système. Il arrange par conséquent les possédants. Ce n'est autre qu'un « bal des hypocrites ». Reste que comme de nombreux citoyens, je passe une grande partie de ma journée, voire de mon existence à travailler. Pour en revenir au temps de travail, prétendez-vous, Dragonus, que celui-ci est actuellement trop important ?

DRAGONUS

La lutte pour le temps est une constante dans l'histoire de l'homme. Au début du XIX^e siècle, la vie des ouvriers se résumait au travail : « *de l'enfance à la mort, du réveil au coucher* »⁶⁰. Toutefois, comme nous l'avons vu, face au développement du capitalisme industriel, les luttes et revendications ouvrières ont permis, au cours du 19^e et 20^e siècle, notamment dans les pays européens, de réduire progressivement le temps de travail⁶¹. Même si d'importantes disparités subsistent, cette tendance a été constatée dans la plupart des régions du monde. Or, depuis plusieurs décennies et à quelques exceptions près, cette marche s'est arrêtée.

JONAS

Cette situation est quelque peu paradoxale au vu de l'incapacité du marché du travail à absorber la demande.

DRAGONUS

Elle l'est, Jonas. La tendance vers l'existence d'une « *infime minorité de travailleurs et une immense masse de chômeurs [...] en compétition*

⁶⁰ Giovannangeli, Magali & Sagot-Duvaurox, Jean-Louis, *Liberté, Égalité, Gratuité*, Au diable vauvert, Vauvert, 2012, p. 198.

⁶¹ En France, la durée de la journée de travail s'est progressivement réduite : 12 heures (1848), 10 heures (1900), 8 heures (1919). La semaine de travail suit le même mouvement : 48 heures (1919), 40 heures (1936) et 35 heures (2000). En 1906, le législateur fixe un jour de repos hebdomadaire. En 1936, le front populaire instaure les premiers congés payés (deux semaines). En 1956, une troisième semaine est acceptée, puis en 1963, une quatrième. Même si la France reste l'une des nations les plus politisées, cette tendance suit la plupart des pays du monde.

*pour ces emplois de services subalternes et mal payés »*⁶² semble se confirmer. L'automatisation, les nouvelles technologies et le chômage de masse nécessitent plus que jamais, à l'instar de l'économiste Jeremy Rifkin, de tendre vers une réduction globale du temps de travail⁶³.

JONAS

Une réduction de celui-ci n'occasionnerait-elle pas une diminution globale de la production ?

DRAGONUS

Certaines personnes, dont le philosophe Gérard Filoche, estiment que *« trois heures par jour pour tous les travailleurs de la planète »*⁶⁴ seraient suffisantes et constitueraient un instrument majeur de distribution de richesses⁶⁵.

DRAGONUS

Le chômage est une pure construction sociale. Il est propre à la structure même de la société actuelle, à ses fondements et à son évolution. Il nous faut transformer la société en profondeur, en changeant la notion même de travail et notre rapport à celui-ci.

JONAS

Dès lors, si je vous comprends bien, Dragonus, même si la conjoncture économique se révélait resplendissante, les promesses d'un retour au plein emploi, dans les conditions actuelles, seraient illusoires. L'augmentation démographique cumulée à l'évolution technologique ne permettrait pas au système, à terme, d'absorber la demande. Ne

⁶² Collins, Randall, « Emploi et classes moyennes : la fin des échappatoires », in Wallerstein, Immanuel & Co, *Le capitalisme a-t-il un avenir ?*, La Découverte, Paris, 2014, p. 97.

⁶³ L'économiste, Jeremy Rifkin écrivait : *« Quelles que soient les démarches envisagées pour raccourcir la semaine de travail, aucun pays du monde n'aura d'autre choix que d'avancer dans cette direction au cours des décennies à venir »*. RIFKIN, Jeremy, *La fin du travail*, La Découverte, Paris, 1996, p. 309.

⁶⁴ FILOCHE, Gérard, « présentation », in Lafargue, Paul, *le droit à la paresse, le passager clandestin*, le Pré-Saint-Gervais, 2009, p. 26.

⁶⁵ Idem, p. 24. Par la passé, les gouvernements ont réduit la durée du travail ou avaient entrevu la possibilité de le faire de manière drastique. Pour exemple, en 1936, le sénat des Etats-Unis avait envisagé de réduire à 30 heures la durée hebdomadaire de travail.

faudrait-il pas alors, Dragonus, créer artificiellement des emplois pour permettre de supprimer le chômage ? Ceux-ci occuperaient les personnes sans travail, tout en les structurant ?

DRAGONUS

Cela a déjà été envisagé. Un jour, un économiste arriva sur des terres agraires. Il demanda à un contremaître qui chapeautait l'exploitation : « *Pourquoi y a-t-il de ce côté-ci un champ avec des machines et des tracteurs, alors que de ce côté-là des travailleurs avec des pelles ?* ». « *C'est pour lutter contre le chômage* », lui répondit le contremaître. « *Si c'est cela la finalité* », lui rétorqua l'économiste, « *alors il faudrait leur donner des cuillères* ».

JONAS

Si je vous comprends bien, les emplois prétextes, c'est-à-dire ceux qui ne prennent pas en compte l'amélioration des moyens de production, une rémunération correcte et la finalité d'un bien sont de l'ordre de l'absurde ; du non-sens.

DRAGONUS

C'est bien cela, Jonas. Avec le paradigme du système actuel, l'augmentation du taux de chômage structurel ne cessera de s'accélérer ces prochaines décennies.

JONAS

Quand cela cessera-t-il ?

DRAGONUS

Selon le sociologue américain, Randall Collins, les normes états-uniennes considèrent qu'un taux de chômage de 10% est douloureux ; de 25% particulièrement alarmant, même si certaines sociétés se sont maintenues ; entre 50% et 70% le système capitaliste ne peut survivre⁶⁶.

⁶⁶ COLLINS, Randall, « Emploi et classes moyennes : la fin des échappatoires », in Wallerstein, Immanuel & Co,

S'appuyant sur l'évolution du taux de chômage structurel et les contradictions du système, plusieurs théoriciens, dont l'historien et économiste américain Immanuel Wallerstein, « *prévoient la crise terminale du capitalisme pour le milieu du XXI^e siècle* »⁶⁷.

JONAS

Le marché du travail actuel est de plus en plus restreint, voire condamné à terme. Si je pousse votre raisonnement, Dragonus, le travail ne devrait-il pas être tout simplement rejeté ?

DRAGONUS

Non, Jonas. Le travail est essentiel à la condition humaine. Hegel écrivait « *l'homme extériorise son essence par le travail* ». Néanmoins, le philosophe Karl Marx précise qu'il nous faut distinguer le « travail créateur » du « travail aliéné ». Si le premier donne du sens à l'individu et à la société, le second transforme l'homme en entité extérieure à lui-même. Dans les faits, il nous faut affiner la notion de travail.

JONAS

Pourriez-vous être plus clair ?

DRAGONUS

Le travail ne peut être émancipateur que s'il s'inscrit dans une logique collective, avec des buts et une finalité commune au développement de l'ensemble de l'humanité. Il ne doit plus être le *tripalium*, mais une activité, donnant du sens, non pas au profit de quelques-uns, mais pour toute la société⁶⁸.

Le capitalisme a-t-il un avenir ?, La Découverte, Paris, 2014, p. 96.

⁶⁷ Collins, Randall, « Emploi et classes moyennes : la fin des échappatoires », in Wallerstein, Immanuel & Co, *Le capitalisme a-t-il un avenir ?*, La Découverte, Paris, 2014, p. 97.

⁶⁸ Les définitions de travail sont nombreuses. Hannah Arendt distinguait dans son concept de *vita activa*, qui caractérise l'homme moderne, trois modalités différentes : le *travail*, qui assure notre existence ; l'*œuvre*, permettant d'extérioriser notre essence par la fabrication d'objets ; et l'*action*, « *qui désigne les rapports moraux et politiques entre les hommes* ». In Eltchaninoff, Michel, « Leçon de désœuvrement », in *Philosophie magazine*, n° 89, mai 2015, p. 56.

JONAS

Je comprends, Dragonus. L'heure avançant, seriez-vous d'accord de nous revoir demain ?

DRAGONUS

Comment pourrais-je ne pas l'être, Jonas. Passez une bonne soirée.

JONAS

Vous de même, Cher Dragonus. À demain.

QUATRIÈME DIALOGUE

DRAGONUS

Bonjour, Jonas.

JONAS

Bonjour, Dragonus.

DRAGONUS

Le soleil brille. C'est un temps idéal pour se promener.

JONAS

Je ne vous le fais pas dire. D'ailleurs, les hirondelles sont sorties, annonçant l'arrivée du printemps. Marchons, si vous le voulez bien et continuons nos conversations.

DRAGONUS

Avec joie, Cher Jonas. De mémoire, nous nous étions intéressés au travail et au chômage.

JONAS

Oui, Dragonus. Source d'exclusion et de précarisation sociales, ce dernier constitue la tare de nos sociétés modernes. Il l'est d'autant plus, comme nous l'avons vu, que le nombre de demandeurs d'emploi est supérieur à l'offre de places de travail. J'aurai à ce propos encore quelques considérations à vous soumettre.

DRAGONUS

Je vous écoute.

JONAS

Au-delà des révoltes sociales, un chômage structurel de masse pourrait provoquer une sous-consommation globale. Par des revenus faibles,

voire inexistants dans certaines régions, les personnes sans emploi sont empêchées d'accéder à tout ou partie aux biens et services se trouvant sur le marché. Dès lors, ce renforcement du chômage de masse ne mettrait-il pas en péril les fondements mêmes du système ?

DRAGONUS

Vous avez raison, Jonas. Le pilier du système réside dans la consommation. Constituant une fin en soi, le but ultime de toute activité, notamment économique, celle-ci n'est pas rationnelle. Elle est émotionnelle et instrumentalisée.

JONAS

Que voulez-vous dire ?

DRAGONUS

Dans les faits, le système crée artificiellement des besoins. Ceux-ci sont alors momentanément assouvis par la mise à disposition de produits sur le marché : les marchandises. Ces dernières n'ont d'autres finalités que de générer des profits.

JONAS

Veuillez préciser, Dragonus. Je ne suis pas sûr de vous suivre.

DRAGONUS

Même si au premier abord les marchandises semblent être quelque chose d'ordinaire et de facilement compréhensible, leur réalité est beaucoup plus complexe. Pour reprendre les termes du philosophe Karl Marx, les marchandises ont un caractère mystérieux. Elles transforment les hommes et leurs relations sociales. Relevant du « sortilège »⁶⁹, leur clarification nécessite, Cher Jonas, la distinction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange d'un bien.

⁶⁹ MARX, Karl,...

JONAS

Je vous écoute, Dragonus.

DRAGONUS

La *valeur d'usage* est l'utilité d'un bien ou d'un service. Ainsi, l'homme transforme les matières premières fournies par la nature, afin de les rendre utiles⁷⁰. Pour exemple, à partir du bois, l'homme créera, par son activité concrète, une table.

JONAS

Jusque-là, rien d'anormal ou de mystérieux.

DRAGONUS

Il en va tout autrement lorsque cette table devient une marchandise, c'est-à-dire lorsqu'elle est confrontée, au vu d'un échange, à d'autres biens ou services. Pour permettre cet échange de produits aussi divers qu'une table, un diamant ou une opération médicale, un élément de comparaison est nécessaire. Le *travail concret*, notamment en matière de temps de réalisation, et l'utilité d'un objet ne suffisent plus. Il nous faut recourir à une abstraction – le *travail abstrait* – permettant de donner à l'ensemble des produits « *une existence sociale identique et uniforme* »⁷¹.

JONAS

Continuez.

DRAGONUS

La *valeur d'échange* d'un bien ou d'un service est, dans les faits, le résultat d'une abstraction rendue possible par le *marché*. C'est ce dernier qui fixe le prix des produits. Pour maintenir le taux de profits,

⁷⁰ Marx, Karl, *Le Capital*,

⁷¹ Marx, Karl, *Le Capital*, 1^{er} partie,...

le marché doit écarter des citoyens de la possibilité d'acquérir des marchandises ou détruire une partie de la production.

JONAS

Dans le système actuel, c'est donc le marché qui permet l'échange d'un objet en lui attribuant une valeur autre que celle de son utilité et de son travail concret.

DRAGONUS

Oui, Jonas. La valeur d'utilité disparaît au profit de la valeur d'échange. Par exemple, si l'on excepte leur utilisation industrielle, les diamants n'ont pas de valeur d'usage, alors même que leur valeur d'échange est extrêmement importante. À l'inverse, un médicament particulièrement utile n'aura aucune valeur d'échange pour un État qui aurait mis à disposition l'ensemble de son budget pour renforcer son armement⁷². Un produit ne sera donc plus considéré selon sa pertinence en matière d'usage, mais selon la hauteur du profit généré pour les producteurs et intermédiaires.

JONAS

La production et la consommation sont donc nécessaires au système, en tant qu'accumulation marchande, génératrice, par sa valeur d'échange, de profits. Et « l'argent » dans tout cela, Dragonus ?

DRAGONUS

Celui-ci n'est autre que la matérialisation ultime et souveraine de la valeur d'échange. À l'origine, simple intermédiaire facilitant les échanges, l'argent a désormais pris lui-même « *la forme d'une marchandise, en tant que marchandise universelle* »⁷³. Entité à part entière, unifiée par le marché au niveau mondial, celui-ci, par sa

⁷² Patroons, Hendrick, voire site internet...

⁷³ Sève, Lucien, *Une introduction à la philosophie marxiste*, Editions sociales, Paris, 1980, p. 76.

capacité d'accumulation, travaille aujourd'hui pour lui-même, transformant radicalement notre société.

JONAS

Il est vrai que l'argent et l'appât du gain caractérisent le système actuel. Pourtant, les banques permettaient initialement aux entreprises et aux pouvoirs publics d'assurer leur trésorerie, c'est-à-dire leur besoin en monnaie, ainsi que leurs investissements. Le capital bancaire et le capital industriel se complétaient : les premiers octroyant des crédits, les seconds les matérialisant de manière productive. Malheureusement, la finance a pris une place considérable de nos jours.

DRAGONUS

Le *capital financier* consiste en la fusion du capital bancaire et du capital industriel⁷⁴. Ainsi, les banques se sont progressivement emparées du capital des entreprises. Perdant leur autonomie, ces dernières ont été contraintes d'orienter une partie de leur profit vers leurs nouveaux acquéreurs.

JONAS

Différence entre les coûts de production et le prix, la plus-value a servi à rentabiliser le capital financier au détriment des investissements productifs.

DRAGONUS

Oui, Jonas. L'État providence permettait pourtant un développement plus ou moins équilibré de la société, limitant le caractère instable et l'augmentation des inégalités sociales propres aux systèmes capitalistes. À partir des années septante, la baisse des profits poussa néanmoins les milieux financiers à réagir. Cette stratégie prit diverses

⁷⁴ Lénine, *Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Selon la conception léniniste, un processus de concentration bancaire et industrielle s'est opéré parallèlement à la constitution du capital financier, offrant une position dominante, voire monopolistique à certains groupes.

formes, dont l'abandon de la régulation du système monétaire international au profit du marché des devises.

JONAS

La situation s'est alors, Cher Dragonus, lentement péjorée.

DRAGONUS

Effectivement, Jonas. À partir des années quatre-vingt, le néolibéralisme devint la doctrine officielle⁷⁵. Pour reprendre l'expression de l'économiste John Williamson, le « *consensus de Washington* » dressa alors les grandes lignes de l'idéologie actuelle : diminution de la fiscalité, équilibre budgétaire, privatisation de l'ensemble des entreprises, libéralisation financière et commerciale, dérégulation du système de protection⁷⁶.

JONAS

Ceux-ci avaient en ligne de mire l'État-providence, dont vous aviez parlé. En théorie, le marché devait s'autoréguler par le biais de la concurrence : le public s'effacer au profit du privé.

DRAGONUS

Dans les faits, l'État fut l'objet d'attaques sans précédent. Dans un premier temps, les taux d'intérêt prirent l'ascenseur : un « *renversement complet du rapport de force entre créanciers et débiteurs* »⁷⁷ s'effectua au profit des premiers. Il s'ensuivit une aggravation des déficits publics⁷⁸, accentuée par une baisse de la fiscalité des entreprises. « *L'aveuglement idéologique* » se doubla alors « *d'une cécité pathologique* ». En effet, les profiteurs, au sens premier

⁷⁵ Issus principalement des pays anglo-saxon, les chantres du néolibéralisme furent notamment Ronald Reagan aux Etats-Unis et Margareth Thatcher en Angleterre.

⁷⁶ Plihon, Dominique, *Le nouveau capitalisme*, La Découverte, Paris, 2009, p. 28 reprenant l'ouvrage Williamson John, *Latin american adjustment : How much has happened ?*, Institute for international Economic, Washington DC, 1990.

⁷⁷ Plihon, p. 29.

⁷⁸ Plihon, p. 30. De 1980 à 1995, la dette publique moyenne des pays industrialisés passe de 20.5% à 44.6%.

du terme, prétendirent qu'un pays pouvait réduire sa dette tout en s'appauvrissant⁷⁹ ! Les banques continuèrent leur mutation : les banques d'affaires prirent le dessus sur les banques de crédit⁸⁰. Les fonds de gestion se renforcèrent. Différents organismes, tels que le FMI ou l'OMC, favorisèrent les attaques spéculatives, la libéralisation et la financiarisation du système.

JONAS

En quoi consiste cette dernière ?

DRAGONUS

La *financiarisation* est le moment où la progression des taux de profits supplante l'évolution de l'accumulation de richesses⁸¹. Elle consiste en un décrochage de l'économie réelle, c'est-à-dire de la sphère de production – créatrice de la valeur concrète –, par rapport à la sphère financière⁸². La maximisation des profits – dividendes, produits financiers complexes et plus-values boursières – devint l'objectif premier et ultime. Ce processus péjore dorénavant non seulement la situation salariale des travailleurs, mais aussi les investissements productifs.

JONAS

⁷⁹ Jacquemot, Pierre, « Consensus de Washington », in *Le dictionnaire du développement durable*, Sciences humaines éditions, 2015. Plusieurs prix Nobel, dont Joseph Stiglitz (2001) et Paul Krugman (2008) dénoncèrent ce modèle.

⁸⁰ Pour exemple, après la crise des « *subprimes* », le renflouement de l'UBS – l'Union des Banques suisses – par les collectivités s'est réalisé sans prise de participation au capital ou de contrôle de la banque.

⁸¹ Husson, Michel, *Le capitalisme contemporain et la finance*,...

⁸² Husson, Michel, *Le capitalisme contemporain et Marx*, le cours de la Bourse préfigure les profits attendus d'une société. Or, à partir de 1995, cette corrélation semble s'annihiler. Husson exemplifie cette financiarisation par l'évolution du CAC 40, l'indice boursier français. Entre 1995 et 2000, celui-ci a été multiplié par trois, « *ce qui est proprement extravagant* ». « *La richesse financière pouvait augmenter sans rapport avec la richesse réelle produite par le travail* ». Husson rappelle que c'est bien l'exploitation de l'homme qui crée la plus-value (partie non rémunérée du travail au travailleur). Cette exploitation et la valeur créée devraient être le fondement même de l'évolution boursière. Notons néanmoins que, dans les faits et contrairement à la théorie de la valeur de Marx, la robotisation et l'automatisation semblent permettre d'accroître la création de valeur, indépendamment du travail humain. Il s'agira alors de répartir équitablement cette richesse entre les hommes (revenu universel).

À l'heure actuelle, le capital financier est donc tout puissant. Ce processus a des répercussions extrêmement néfastes sur l'économie réelle, la gestion des entreprises et l'État.

DRAGONUS

Oui, Jonas. De nouvelles normes comptables, insidieuses, sont progressivement mises en place, afin d'informer les « profiteurs » de la valeur des entités privées et publiques. Basées sur une stratégie à court terme, ces normes favorisent la « *spéculation et l'instabilité des marchés financiers* »⁸³. De leur côté, l'emploi et la sécurité sociale, comme nous l'avons vu, sont graduellement démantelés. La flexibilisation des contrats de travail, la pression sur les salaires par l'ouverture du marché des travailleurs se généralisent. Un transfert des risques s'est définitivement effectué de l'actionnariat aux travailleurs.

JONAS

Si je vous comprends bien, Dragonus, l'argent et la finance ont pris le contrôle de toute chose, occasionnant par là même de nombreux maux.

DRAGONUS

Aujourd'hui plus que jamais, les « profiteurs » risquent de condamner la communauté humaine dans son ensemble. Une logique de privatisation des bénéfices et de mutualisation des pertes accentue les disparités sociales, économiques ou sanitaires. La privatisation du système hospitalier, par exemple, donne libre cours à une médecine à deux vitesses, celle du système scolaire à une formation au rabais.

JONAS

Répondant à des besoins irrationnels, les marchandises sont indispensables au fonctionnement du système, au niveau individuel pour acquérir des biens, pour la plupart aussi futiles qu'illusoirs. Avec l'argent et la financiarisation, l'homme crée donc lui-même les

⁸³ Plihon, p. 93.

barreaux de sa propre prison. Pourtant, il y a plus de deux siècles, le philosophe genevois Jean-Jacques Rousseau nous avait avertis : « *L'homme est libre, et partout il est dans les fers* »⁸⁴.

DRAGONUS

« *Cher ami* », comme l'écrivait le philosophe Karl Marx, « *je te donnerai ce qui t'est nécessaire ; mais tu connais la condition sine qua non, tu sais de quelle encre tu dois signer le pacte qui te lie à moi : je t'étrille en te procurant une jouissance* »⁸⁵. Oui, Jonas : l'argent enchaîne l'homme. Il constitue, pour celui-ci, une addiction, le mettant dans un état de satisfaction éphémère et de dépendance. L'argent le transforme et contamine ses relations sociales. Il l'abaisse à la matérialité des choses. Vous l'aurez compris : Toutes choses étant unifiées par le marché et soumises à l'argent, les rapports sociaux entre les hommes se réduisent alors à des rapports sociaux entre les choses⁸⁶. Tout devient quantifiable, marchandable : tout devient marchandise.

JONAS

L'acquisition d'objets, Cher Dragonus, relève néanmoins du choix de tout un chacun. Nous sommes libres de nous y adonner. Certains accumulent des richesses, matérielles ou financières. Y a-t-il quelque mal à cela ?

DRAGONUS

Un enfant qui ne partage pas ses jouets est-il un bon enfant ?

JONAS

Assurément non.

DRAGONUS

⁸⁴ Rousseau, Jean-Jacques, *Du contrat social*, Paris, 1966. III, I p.351.

⁸⁵ Marx, Karl, *Manuscrits de 1844*, Flammarion, 1996, Paris, p. 186.

⁸⁶ Marx parle de « fétichisme » pour caractériser cette confusion entre l'argent, les marchandises et les relations humaines.

En effet, un enfant sans règle est un enfant roi, égoïste et pervers. Il en va de même pour des adultes et des sociétés. L'avidité a perverti certains hommes : par essence, moralement les plus faibles. La financiarisation du monde profite à une minorité ; les mouvements de capitaux s'effectuent essentiellement dans l'hémisphère nord⁸⁷. Baignés dans une non-régulation du marché, dans l'illusion d'une liberté, les désirs insatiables ont pris le pas sur la justice sociale. Il nous faut un cadre, des mesures permettant de juguler ces inégalités.

JONAS

Les crises financières successives ont néanmoins forcé les états à prendre des mesures plus contraignantes.

DRAGONUS

Celles-ci relèvent d'effets d'annonce. En vérité, le système ne peut se satisfaire de règles trop contraignantes. Il laisse libre cours aux passions, à l'appât du gain, à la tentation de domination et, au final, à la déshumanisation. « *Quand le sang coule dans la rue, il faut investir dans la pierre [tombale]* »⁸⁸, écrivait le banquier et philanthrope français Edmond de Rothschild. Le cynisme des puissants est le reflet de ce que notre société marchande a fait de pire. Ceux-ci perçoivent le système comme un jeu : un jeu avec ses propres règles, mais dont le but ultime reste l'accumulation de profits. Dans le film « *Le Capital* »⁸⁹ du réalisateur Costa Gavras, le président de la banque Phoenix, Marc Tourneuil, annonce un brin provocateur : « *Nous allons continuer à prendre aux pauvres pour donner aux riches* ». Devant un parterre d'actionnaires jubilatoires, voire frénétiques, Tourneuil se tourne alors vers le spectateur et lui confie : « *Ce sont des enfants, de grands enfants, qui vont continuer à s'amuser jusqu'à ce que tout pète* ».

JONAS

⁸⁷ PLIHON,...

⁸⁸ Le baron Edmond James de Rothschild (1845-1934) est le fondateur de la « branche de Paris » de la banque du même nom.

⁸⁹ GAVRAS, Costa, *Le Capital*, 2012, adapté du roman d'Osmont, Stéphane, *Le Capital*, Grasset, Paris, 2004.

Le système court à sa perte, entraînant avec lui le monde dans son ensemble. La déshumanisation, la chosification découlant de la marchandisation se déploient insidieusement. Il y a quand même, Cher Dragonus, des objets qui échappent à ces processus marchands et à la pénétration du système. L'art est, ou du moins devrait être, dépourvu de motivations intéressées. L'artiste est à la recherche de l'absolu. Ne voit-il donc pas, comme l'écrivait Auguste Rodin, « *toute la vérité et non pas seulement celle de la surface* »⁹⁰ ?

DRAGONUS

Cher Dragonus, l'art, en tant qu'activité humaine, n'est pas indépendant des processus qui se jouent dans une société donnée. Dans leur forme contemporaine, les processus artistiques s'inscrivent la plupart du temps dans un processus marchand⁹¹. Je ne dis pas qu'ils n'en existent pas, mais les avant-gardistes eux-mêmes peinent à se distancer ou à critiquer le système⁹².

JONAS

Il est vrai qu'au Moyen-Âge et à la Renaissance, les artistes travaillaient déjà à la glorification du prince. Ces derniers passaient commande ; les premiers s'exécutaient. Si je vous comprends bien, Dragonus, l'art actuel est lui aussi enlisé dans les conditions historiques et économiques actuelles.

DRAGONUS

Oui, Jonas. L'*ASS*⁹³ ou *Art Snob Spéculatif* n'a d'autre but que de générer de l'argent et des profits. Le processus de reconnaissance d'un artiste nécessite la connivence de galeristes et la mobilisation d'un auditoire, afin de légitimer la valorisation financière d'une œuvre. La marchandisation a contaminé une partie de la production artistique.

⁹⁰ LENOIR, Béatrice, L'œuvre d'art, p. 86.

⁹¹ Adorno expliquait déjà que l'art est devenu un objet de consommation comme les autres.

⁹² QSJ sur l'art contemporain.

⁹³ L'abréviation de « ASS » fait référence à l'anglais désignant le « cul ».

JONAS

Comment peut-on sauver l'art, Dragonus ?

DRAGONUS

Celui-ci doit revenir à ses fondamentaux. Il est un artefact, un matériau permettant à l'homme de s'extirper de sa condition particulière. Il doit permettre de se rattacher à une ambition et destinée collective. Sartre parlait de « néantisation » de la réalité⁹⁴ pour exprimer le passage d'un objet à une œuvre d'art. Il est un lieu d'expérimentation et d'ouverture des consciences. L'art se doit d'être critique, de donner du sens et d'ouvrir sur les mondes possibles. Pour paraphraser le peintre Pablo Picasso, nous pourrions dire que « *l'art est une arme de guerre, le reste est de la décoration* »⁹⁵.

JONAS

Si je vous comprends, Dragonus, les marchandises, par extension l'argent, pervertissent les hommes. Les problèmes sont d'ordre systémique. La consommation soutient par conséquent le système. Pour en revenir à ma question initiale, la faiblesse des revenus et le chômage structurel risquent donc bien d'engendrer une sous-consommation globale.

DRAGONUS

Le système a naturellement cru pouvoir anticiper ce risque. À partir des années nonante, les cartes de crédit ou les microcrédits se sont généralisés. Injectant des capitaux dans l'économie, afin d'assurer la consommation, ceux-ci ont surtout fait croire en l'apport de revenus supplémentaire à des citoyens qui, en réalité, n'en avaient pas. De même, durant la première décennie du XXI^e siècle, des personnes à

⁹⁴ SARTRE, Jean-Paul, *L'imagination*,... L'artefact permet de vivre, par une différenciation ontologique, l'œuvre d'art...

⁹⁵ Pablo Picasso : « *la peinture n'est pas faite pour décorer les appartements. C'est un instrument de guerre offensive et défensive contre l'ennemi* ».

faible revenu ont imaginé pouvoir accéder à la propriété foncière. Véritable bombe à retardement, ces procédés ont été générateurs d'une crise sans précédent, et ce au niveau mondial⁹⁶.

JONAS

Désormais, les forces de la finance risquent de causer la perte de l'espèce humaine et par extension celle de la planète. Il s'agit maintenant de les contenir, de repenser la société et d'assigner l'ensemble des forces en devenir à des enjeux collectifs. De profonds changements sont désormais inévitables. N'avons-nous pas quelques signes sur la forme de ces derniers ?

DRAGONUS

Nous ne pouvons le dire, Jonas. Henry Ford écrivait : « *Si la population comprenait le système bancaire, je crois qu'il y aurait une révolution avant demain matin* »⁹⁷. Le problème de la persistance du système réside, pour reprendre les termes du psychanalyste Miguel Benasayag, dans la perte du « *tyrannicide* » : la fin du sentiment de pouvoir abattre le tyran⁹⁸. L'apparence de dématérialisation et de déterritorialisation⁹⁹ doit être contrecarrée par la prise de conscience que toute société n'est le fruit que d'une construction sociale : Ce que l'homme a fait, l'homme peut le défaire. S'agira-t-il dès lors de révolutions populaires ? Viendront-elles de l'Asie¹⁰⁰ ou de l'Amérique latine ? Je ne peux le dire.

⁹⁶ À partir de 2006, des citoyens américains se trouvent dans l'incapacité à rembourser leur emprunt immobilier. Ce qui allait devenir la crise des « subprimes » touchera, en 2007 et 2008, l'ensemble des grandes banques d'affaires, avant de se répandre de manière globale dans l'économie mondiale.

⁹⁷ HENRY Ford,...

⁹⁸ BENASAYAG, Miguel,...

⁹⁹ GAULEJAC, Vincent de, et HANIQUE, Fabienne, *Le capitalisme paradoxant : un système qui rend fou*, Seuil, Paris, 2015, p. 58.

¹⁰⁰ Notons qu'en Asie a débuté la « grande récolte ». Ainsi, la Chine a pénétré le capital de la plupart des sociétés occidentales et des moyens de production capitalisés. Malgré la pression internationale, celle-ci protège ses devises, permettant de faire face à d'éventuelles attaques spéculatives.

Au même titre que l'URSS en 1921, la Yougoslavie de Tito ou la Hongrie de Kadar, la Chine à partir de 1989 a ouvert la voie, elle aussi, à une nouvelle économie politique (NEP). Dans la théorie marxiste, cette phase capitalistique a un caractère transitoire devant permettre une augmentation des moyens de production et la mise en place, par la suite, d'un système communiste. Toutefois, le sociologue américain Georgi Derluguian voit dans les manifestations de la place Tiananmen en 1989 la fin du communisme en Chine. Cette sortie de la phase communiste est d'autant plus surprenante que « *les activistes étudiants se réclamaient des mêmes idéaux qui étaient censés légitimer le pouvoir du parti communiste. La critique de gauche d'un régime lui aussi officiellement*

Ce qui est certain : c'est que lorsque des gens ont le courage de dire « non », des changements radicaux sont inéluctables.

JONAS

Nous en revenons à votre notion de liberté. En prenant conscience des processus qui nous contraignent, du passé et du présent, de la continuité dans les transformations, l'homme peut penser et construire l'avenir.

DRAGONUS

Oui, Jonas. En cela, l'histoire joue un rôle fondamental, car elle donne sens et outils d'analyse. Il nous faut de l'espoir, un avenir, capable de nous rattacher irrémédiablement à l'universel. « *Quand le monde est sombre et confus* », écrit Alain Badiou, « *comme il l'est aujourd'hui, nous avons à soutenir notre croyance ultime par une fiction splendide* »¹⁰¹. Il nous faut une utopie s'inscrivant dans la certitude d'une destinée commune. Libérer les consciences et les volontés, remettre au centre, non la finance, mais l'homme, sont désormais une nécessité. Nous devons ouvrir le monde des possibles.

JONAS

Entendez-vous les cris qui résonnent ?

DRAGONUS

Oui, Jonas. Je les entends... je les entends depuis toujours. Ils s'intensifient.

de gauche entraîna un virage à droite ». [Derlugian, Georgi, « Ce qu'était le communisme », in Wallerstein, Immanuel & Co, *Le capitalisme a-t-il un avenir ?*, La Découverte, Paris, 2014, p. 198].

Vingt-cinq ans plus tard, le président chinois, Xi Jinping, rappelle la nécessité de raffermir les positions de son pays dans la voie du socialisme à la chinoise, mais aussi de conserver « *le noble idéal du communisme, afin d'appliquer la ligne et les programmes fondamentaux du Parti dans la phase initiale du socialisme* ». [Xi Jinping, *La gouvernance de la Chine*, Édition en Langues étrangères, Pékin, 2014].

Phase initiale du socialisme ou développement des moyens de production par le marché, la thèse se laisse écrire. La question est de savoir si lorsque la Chine et ses alliés seront parvenus à consolider suffisamment leur position dans le monde, ceux-ci auront la capacité et la volonté d'en gérer et d'en redistribuer les richesses de manière équitable. Face à la libéralisation progressive de certains secteurs de l'économie chinoise, même basée sur un capital public et circonscrit à un contrôle étatique, l'augmentation des « nouveaux riches » et de la corruption risque de rendre la tâche particulièrement difficile.

¹⁰¹ BADIOU, Alain, *La relation énigmatique entre philosophie et politique*, Germina, Paris, 2011, p. 85.

CINQUIÈME DIALOGUE

JONAS

Qui aurait cru que tout s'effondrerait si vite ?

DRAGONUS

Personne, Jonas. Les hommes ont pris conscience que ce système n'était pour eux qu'une extériorité. Ils ont compris la nécessité de reprendre leur destin en main.

JONAS

Oui, Dragonus, les consciences se sont ouvertes. Les mouvements de révolte ont pris les devants. Ils ont dépassé la défense de leurs objectifs immédiats et décidé de reprendre leur participation à l'histoire.

DRAGONUS

Chaque nouvelle entité créant en soi les conditions de sa propre destruction, les moyens techniques ont contribué à ces changements. Le grand combat commença sur la toile. La conscience des uns se connecta avec celle des autres. La capacité de mobilisation devint alors extrêmement grande.

JONAS

Les premières manifestations ont permis d'instaurer une dynamique positive, libérant les forces, mettant en mouvement les hommes. Ces derniers se sont arrachés au rôle dans lequel le système les avait assignés.

DRAGONUS

Quiconque a déjà participé à une grève ou à ce type de manifestation comprend que l'homme est foncièrement libre. Les rapports hiérarchiques tombent : les relations sociales se transforment. Elles deviennent plus authentiques, imprégnées de liberté, d'égalité et de

solidarité. Les limites s'estompent. Les gens deviennent conscients de leur capacité. Comme l'écrivait Alain Badiou, les gens se sont dit : « *Je n'aurais jamais cru que je pouvais faire cela* »¹⁰².

JONAS

Chacun est devenu acteur de sa propre vie, de la société dans son ensemble. Pour que la mobilisation se fasse et libère les potentialités de l'homme, faut-il encore un contenu, un élément fédérateur.

DRAGONUS

Bien entendu, Jonas. Ce sont les principes, à la fois critiques et positifs, qui fédérèrent les consciences, et montrèrent le chemin.

JONAS

Quels sont-ils ?

DRAGONUS

Le principe critique : « *le développement se fera avec tous, ou il ne se fera pas* ». L'ancien système était rongé par les inégalités sociales. Pour une minorité, les crises étaient le moment opportun d'un enrichissement ; pour le plus grand nombre, celui d'un appauvrissement irrémédiable. Désormais, chacun prend conscience de sa responsabilité vis-à-vis de tous. Chaque décision est passée au crible des répercussions sur les plus faibles, en leur permettant de s'élever¹⁰³.

JONAS

Quel est donc le principe positif ?

DRAGONUS

¹⁰² BADIOU, Alain, *Quel communisme ?*, p. 79.

¹⁰³ Notons que le préambule de la Constitution de la Confédération helvétique stipule que « *la force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres* ».

Le principe positif ou moteur : « *la conquête de l'espace ; la conquête de l'esprit* ». En effet, l'individu se tourne vers l'intérêt particulier¹⁰⁴, mais l'homme a besoin d'être rattaché au général, de s'approcher de l'universel. L'homme est en quête perpétuelle de sens bien au-delà de son existence temporelle. Ces principes permettent d'entrevoir une nouvelle utopie, de poser les bases d'un nouveau monde.

JONAS

Une nouvelle utopie, dites-vous ?

DRAGONUS

Oui, Jonas. « *Fille de l'imagination* », l'utopie est, selon Éric Dacheux, à la fois critique et positive. Elle consiste surtout en un « *formidable outil de mobilisation politique* »¹⁰⁵.

JONAS

En quoi consiste cette utopie, comme vous le dites, susceptible de fonder la nouvelle société ?

DRAGONUS

L'un des fondements de l'ancien système consistait à prétendre que les hommes s'étaient constitués en société civile pour garantir et conserver leur propriété. Pourtant celle-ci fut à l'origine de nombreux maux. Au 18^e siècle déjà, le philosophe genevois Jean-Jacques Rousseau écrivait que « *le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eut point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant un fossé, eût crié à ses semblables: Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus,*

¹⁰⁴ Dans sa théorie du sujet, Badiou distingue l'individu du sujet. Le sujet vit dans l'affirmatif. Badiou, Alain, *Quel communisme ?*, p. 79.

¹⁰⁵ DACHEUX, Éric, « L'économie solidaire : avenir de l'utopie européenne », in Letonturier, Éric (dir.), *Les utopies*, CNRS, Paris, 2013, p. 172. Il s'inscrit dans la continuité de Paul RICOEUR (*L'idéologie et l'utopie*), qui voit dans l'utopie la source d'une société tournée vers l'avenir, l'invention et les possibles.

si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne »¹⁰⁶.

JONAS

Dans les faits, si je vous comprends bien, la propriété a eu pour conséquence de casser les liens fondamentaux entre les hommes, à savoir l'amitié et la solidarité. Elle limitait les préoccupations à la chose et par conséquent la perception du bien commun. La propriété individuelle fut donc l'erreur originelle de l'ancien système.

DRAGONUS

Aujourd'hui, la croyance d'une propriété inscrite dans l'ordre des choses dans le marbre s'estompe de jour en jour. Il devint évident que celle-ci n'était qu'une chimère, qu'une illusion pour enchaîner et affaiblir les esprits. Désormais, visant l'intérêt commun, les hommes se sont regroupés pour la limiter et répartir judicieusement la valeur produite. Les collaborations, la mutualisation des potentialités, tant matérielles qu'immatérielles, le partage des richesses ont permis de pérenniser et développer la société.

JONAS

D'ailleurs, Dragonus, si je ne fais erreur, la répartition des richesses ne s'est pas opérée uniquement au sein d'une communauté, mais également à travers le monde entier. Grands perdants de l'ancien système, les pays du Sud ont vu leur situation s'équilibrer et leur autonomie s'accroître. La durabilité et le développement global de l'ensemble de la société sont désormais un objectif en soi.

DRAGONUS

Effectivement, Jonas, la solidarité, l'entraide et le progrès commun se déploient désormais pleinement. Cette volonté a permis au lendemain

¹⁰⁶ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, seconde partie,....

de la grande *Refondation* non seulement l'adhésion quasi générale à l'abolition de la propriété, mais aussi de se rapprocher de l'idée première de justice, détachée de l'égoïsme et de l'intérêt privé. Depuis la nouvelle politique de redistribution, la société tend d'ailleurs vers un taux marginal de délinquance.

JONAS

L'ancien système s'était toutefois muni d'outils pour tendre vers cet objectif de justice. Le droit y tenait une place importante. Il permettait de limiter l'arbitraire. Il assurait une certaine impartialité et liberté. Niez-vous cela, Dragonus ?

DRAGONUS

Nullement, Jonas. Le droit a désormais repris sa dimension humaine. Certes, au côté des règles administratives perdue un certain nombre de normes pénales, afin de se prémunir contre des agissements peu appropriés. Toutefois, le nombre de lois est désormais restreint, facilitant leur connaissance et leur compréhension. Aujourd'hui tout un chacun se range du côté de la justice humaine, soit par la conviction d'une transcendance avec l'être suprême, soit par la volonté de tendre vers l'harmonie et le bien-être de tous.

JONAS

Constitués à parts égales de jeunes gens et d'aînés, des Conseils rendent désormais la justice. Les premiers sont plus à même de sentir les changements de la société, les seconds, forts de leur expérience, permettent la continuité d'une certaine constance dans les jugements. Cette harmonie et ce sens de la justice sociale ne sont pas innés. Cette sensibilisation doit débiter dès le premier âge.

DRAGONUS

Comme nous l'avons vu, l'altruisme est l'une des valeurs fondatrices du nouveau système. Celui-ci est encouragé dès le plus jeune âge. Ainsi,

dès trois ans, les enfants sont intégrés à des structures leur permettant entre autres de se socialiser et de débiter leur apprentissage par des activités ludiques. À partir de six ans, ils débiter leur apprentissage du monde et des connaissances. Dans l'ancien système, le principe de concurrence était inconsciemment intégré par les enfants. L'enseignement répondait à une logique de répartition des besoins de la production. Cette situation n'existe plus de nos jours. L'enseignement se base sur la coopération et l'entraide. Chaque enfant peut désormais libérer ses potentialités et les mettre, à terme, à disposition de la collectivité. L'enseignement individualisé et la formation par les pairs y sont privilégiés. Cette forme d'apprentissage, qui met au centre la motivation, favorise non seulement le développement des individus, mais aussi celle du groupe dans son ensemble.

JONAS

Encourager l'altruisme, l'empathie et la collaboration est une priorité. Pourriez-vous néanmoins préciser le contenu des cours ?

DRAGONUS

Au niveau du contenu, les vertus politiques et civiques, les « humanités » et l'histoire sont enseignées dès le plus jeune âge. Les branches scientifiques, telles que les mathématiques et la physique, sont également prioritaires. À l'adolescence, l'enseignement des disciplines générales se poursuit. Chaque jeune choisit une formation spécifique, s'inscrivant dans une perspective de développement équilibré de la société. Il effectue en parallèle des travaux d'intérêts généraux, de différents types. La population actuelle vivant essentiellement dans les villes et les agglomérations, certains portent sur le domaine forestier et agricole, permettant aux adolescents de prendre conscience de la nécessité de préserver la nature ; d'autres sur le domaine de la santé favorisant les liens sociaux et intergénérationnels, l'aide aux personnes fragilisées.

JONAS

L'enseignement et la recherche semblent jouer un rôle fondamental dans la société. C'est ce que vous appelez la conquête de l'esprit.

DRAGONUS

La conquête de l'esprit offre de formidables potentialités et perspectives pour l'homme. Libéré de la recherche du profit capitalistique, la science et la recherche transformeront à jamais l'histoire et la destinée de l'homme. À l'heure actuelle, des communautés de chercheurs, professionnels ou amateurs, échangent quotidiennement leurs travaux et résultats. Ceux-ci mutualisent quasi immédiatement leurs connaissances, contribuant par là même à assurer l'avenir de l'humanité.

JONAS

Le travail a également profondément changé. Il prend en compte les critères essentiels d'une activité non aliénante, s'inscrivant dans un procédé de développement à la fois personnel et collectif.

DRAGONUS

Grâce à la planification économique, la production est maîtrisée limitant les surplus et la destruction de biens. L'activité productive répond, non plus au principe de rentabilité du capital, mais aux besoins réels, assurant un fonctionnement équilibré de la société¹⁰⁷. Par la robotisation, l'automatisation et les nouvelles technologies, le temps de travail est désormais réduit de manière importante. Les travaux communautaires se limitent à 25 heures par semaine. Cette durée permet à tout un chacun de pouvoir bénéficier d'un emploi structurant. Désormais, chacun travaille pour le bien de tous.

JONAS

¹⁰⁷ 2^e rencontre de « Globalisons la solidarité », en 2002, tiré de l'ouvrage de LETONTURIER, Éric, *Les Utopies*, CNRS Editions, Paris, 2013, p. 166.

Les avancées technologiques permettent de libérer du temps, d'alléger la pénibilité de certaines tâches. Ainsi, l'homme peut s'adonner aux activités créatrices et porteuses de sens. Le bien-être n'est d'ailleurs plus identifié à la consommation. Une vie simple et authentique est privilégiée. Le mode de rémunération est aussi bien différent, Dragonus, avec l'instauration du revenu universel.

DRAGONUS

Le *revenu universel* est un revenu de base inconditionnel permettant à « *l'ensemble de la population de mener une existence digne et de participer à la vie publique* »¹⁰⁸. Chaque personne perçoit un pécule qu'elle peut dépenser et compléter si elle le souhaite par une activité annexe. La rémunération de cette dernière est néanmoins contrôlée, afin de ne pas concentrer un apport économique trop important favorisant l'orgueil, l'intérêt personnel ou la corruption par exemple.

JONAS

La vie des citoyens ne se limite néanmoins pas aux œuvres d'intérêt général. Grâce à la diminution de la journée de travail, les hommes ont repris, Cher Dragonus, la maîtrise de leur vie.

DRAGONUS

Oui, Jonas. Outre leur contribution aux activités d'intérêt public, les hommes et les femmes s'adonnent à ce que les anciens appelaient l'*otium*, l'*ars athletica* et au *festum*¹⁰⁹.

JONAS

En quoi consistent ces différents moments ?

DRAGONUS

¹⁰⁸ Définition tirée de l'article 2 de l'initiative « *Pour un revenu de base inconditionnel* », émanant de citoyens suisses, ayant formellement abouti le 4 octobre 2013 avec 126'000 signatures valides. Selon la législation helvétique, l'initiative devrait être soumise devant le peuple pour acceptation ou non.

¹⁰⁹ Ces définitions sont néanmoins quelque peu différentes de celles qui nous sont parvenues de l'Antiquité.

L'*otium* est le temps de la méditation et de la réflexion. Il est également le moment de la création, à la fois artistique et intellectuelle. Il permet de prendre conscience et d'approfondir les notions universelles, telles que par exemple le temps, l'humanité, l'infini ou le cosmos. Il passe par la lecture d'ouvrages scientifiques, littéraires et de la presse, désormais indépendante, objective et libérée du principe de rentabilité du capital. L'*otium* se pratique seul ou à plusieurs, chez soi, dans les jardins ou dans les lieux de bien-être. Il s'oppose en cela au *negotium*, c'est-à-dire aux affaires.

JONAS

Et « l'ars athletica » ?

DRAGONUS

L'*ars athletica* consiste dans l'activité sportive et au maintien de sa condition physique. Les centres urbains sont munis d'infrastructures et d'espaces publics permettant la pratique du sport en plein air. Leur utilisation est gratuite et organisée, le plus souvent, de manière collective. Plusieurs fois par année, différentes équipes se confrontent lors de jeux et tournois. Les gagnants « d'un jour » invitent leurs adversaires à partager une collation. En matière de mobilité, les citoyens privilégient les déplacements à pied et à vélo.

JONAS

Et enfin le « festum » ?

DRAGONUS

Le *festum* est le moment destiné au relâchement et aux activités festives. Plusieurs fois par année, des fêtes collectives ont lieu dans les différentes cités. Elles permettent à la population de se retrouver et de s'adonner aux discussions et aux plaisirs. Des *festum* hebdomadaires sont aussi fréquent pour cultiver l'amitié et les échanges.

JONAS

Dragonus, vous m'aviez parlé au début de notre conversation de la conquête de l'espace. Qu'entendez-vous par là ?

DRAGONUS

La conquête de l'espace est la destination de l'homme. Elle l'est au niveau terrestre, mais aussi au niveau de l'Univers.

JONAS

Pourriez-vous préciser ?

DRAGONUS

Dans le premier cas, le nouveau système a permis une réorganisation et une réappropriation de l'espace. Au niveau de l'aménagement du territoire et afin de préserver les terres agraires, le principe de densification est appliqué. Au niveau urbanistique, les villes se rapprochent de la « cité jardin », théorisée par l'anglais Ebenezer Howard. Ce concept compile, en zone urbaine, les avantages des villes, mais aussi de la campagne¹¹⁰. Les villes sont plus que jamais végétalisées, que ce soit les places, les chemins piétonniers ou les toits. La ville jardin permet aussi une auto-alimentation partielle de ses citoyens. En effet, permettant une productivité plus importante et limitant les coûts de transport, l'agriculture urbaine est favorisée. Le reste de la production et de la distribution est organisé et planifié par les Conseils. La surproduction, les invendus détruits à défaut d'être redistribués, caractérisant l'ancien système, sont désormais de l'histoire ancienne. Chacun peut dorénavant manger à sa faim dans le respect de l'environnement. Les agglomérations et grandes villes fonctionnent comme des agglomérats de villages, privilégiant les politiques locales et de proximité.

¹¹⁰ La conception d'Howard repose sur son diagramme dit « des trois aimants ». Selon lui, la ville offre une vie en société et des lieux de plaisir, mais « l'isolement au sein de la foule » et la cherté « viennent réduire la portée de ces avantages ». « L'aimant campagne se déclare source de toute beauté et de toute richesse, mais l'aimant ville lui rappelle, moqueur, qu'il est avare de ses dons, faute de capitaux, et qu'on s'ennuie chez lui, faute de société ».

JONAS

Les citoyens se rassemblent d'ailleurs de plus en plus souvent dans des lieux ouverts à toutes et à tous.

DRAGONUS

Dans de nombreux centres urbains, l'espace public avait été privatisé et aseptisé. Dorénavant, celui-ci est à nouveau rendu à l'ensemble des citoyens. Des zones piétonnes y sont aménagées pour le délassement, les conversations et les *festum*. La réappropriation de l'espace public permet la communion entre les hommes et favorise les liens sociaux. Aux quatre coins des cités, des œuvres monumentales et architecturales, en pierre et ornées de peintures, se répandent progressivement. Lieux d'attraction, elles invitent à la contemplation et élèvent les esprits.

JONAS

La nouvelle politique de logement semble également faire ses preuves. Chacun peut désormais bénéficier d'un espace propre à lui et à sa famille, selon le nombre de ses occupants.

DRAGONUS

Le droit au logement est garanti. Les coopératives d'habitation se sont par ailleurs généralisées. Elles permettent de responsabiliser les utilisateurs et coopérateurs dans l'entretien de leur résidence. Chaque appartement bénéficie d'un extérieur, plus précisément d'un espace vert : L'espace entre chaque lotissement est suffisamment important pour permettre un ensoleillement optimal. Quand cela est possible, les constructions en « terrasses » ont été construites. Toute répartition nécessitant une part de renoncement, le nombre de mètres carrés habitable est désormais maîtrisé¹¹¹. Il est calculé au prorata d'un nombre de personnes dans chaque unité familiale. Un effort a par ailleurs été

¹¹¹ Il est à noter que le nombre de mètres carrés par habitant a fortement augmenté durant le 20^e et le début 21^e siècle. Ainsi, selon :

mené pour maîtriser l'évolution démographique, en matière de natalité, et les effets problématiques y relatifs. L'adoption y est facilitée.

JONAS

Qu'en est-il, Cher Dragonus, de la cohabitation entre les citoyens.

DRAGONUS

La nouvelle répartition a supprimé la pauvreté et les disparités sociales. Les villes et les habitations se basent sur la mixité intergénérationnelle. Avec le vieillissement de la population, les personnes âgées bénéficient d'appartements protégés. Les plus jeunes s'enquièrent quotidiennement de la santé et de la situation de nos aînés. La cohabitation se base sur la communication et les échanges. Pour exemple, chaque habitation bénéficie d'un tableau au rez-de-chaussée où chacun inscrit ses attentes, projets ou remerciements. Un panier est également installé pour mettre à disposition les objets dont un habitant n'aurait plus l'utilisation. Des fêtes d'habitation sont régulièrement organisées.

JONAS

Cher Dragonus, si à l'aube du 21^e siècle, 50% de la population mondiale habitait en ville, ce nombre se monte désormais à 80%. Reste qu'une partie importante de la population vit en zone rurale. Qu'en est-il de cette dernière ?

DRAGONUS

Vous avez raison, Jonas. La libéralisation de la production agricole qui avait prévalu dans les dernières années avait plongé un nombre important d'agriculteurs dans une détresse extrême. Seuls les gros propriétaires terriens réussirent temporairement à survivre. Leur situation de domination n'était dans les faits que provisoire. Elle devint assujettie à des firmes contrôlant l'ensemble de la chaîne de production alimentaire et du marché. Dès lors, partant du principe que la Terre

n'appartient à personne, l'ensemble des terres a été collectivisé¹¹². Dorénavant, les producteurs terriens contribuent non seulement à la préservation du paysage, mais aussi au bien-être général. Ils s'adonnent à une production biologique de proximité, complétant l'apport de l'agriculture urbaine et permettant de répondre au principe de développement durable.

JONAS

L'exploitation de la nature par l'homme est dorénavant maîtrisée. La surproduction et les dangers pour l'environnement sont en voie de résolution. Qu'en est-il cependant au niveau énergétique ?

DRAGONUS

Deux leviers étaient et sont à sa disposition pour maîtriser et optimiser la gestion de l'énergie : d'une part la *production* ou l'offre en énergie et d'autre part la *consommation*. Concernant la première, avec l'avènement du nouveau système, notre société a réussi à maîtriser et à exploiter pleinement cette source d'énergie inépuisable que constitue le Soleil. Partie inhérente de l'histoire de notre planète, la puissance dégagée par cet astre et frappant quotidiennement notre planète correspond à plus de 10'000 fois nos besoins en énergie. Nos besoins énergétiques sont aussi, pour des raisons historiques, satisfaits par l'énergie éolienne et hydraulique. La modernisation de ces installations nous permet dorénavant d'obtenir des rendements particulièrement performants.

JONAS

Les énergies fossiles et l'énergie nucléaire sont-elles désormais définitivement abandonnées ?

DRAGONUS

¹¹² Certes, ce processus ne s'est pas déroulé sans problème, mais la plupart des producteurs adhèrent spontanément au nouveau système.

Elles le seront, Jonas. La communauté a désormais repris les infrastructures pétrolières, afin d'assurer leur gestion, mais aussi et surtout de cesser progressivement leur exploitation. De plus, après la maîtrise de la fission au 20^e siècle, la fusion permettra d'obtenir une source d'énergie illimitée, similaire à celle du Soleil. Ces ressources d'énergie sont destinées avant tout à être thésaurisées pour les projets nécessitant d'énormes réserves en carburant, dont notamment la conquête spatiale.

JONAS

Qu'en est-il de la consommation ?

DRAGONUS

La consommation d'énergie, liée à la production avait connu avec le temps une augmentation exponentielle, risquant de remettre en cause l'existence même de notre biosphère et par conséquent celle de notre espèce. Durant la période de transition, jusqu'au plein déploiement des énergies renouvelables, la consommation fut limitée. La société ne se fondait plus sur la consommation, mais sur le développement rationnel et harmonieux de la société, l'utilisation de l'énergie diminuait d'elle-même.

JONAS

Dragonus, vous aviez précisé que l'espace ne se limitait pas à des considérations purement terrestres ?

DRAGONUS

Bien sûr que non, Jonas. Parallèlement, l'homme s'est tourné vers l'Espace ou le cosmos. Celui-ci constitue à la fois sa destination, mais aussi le commencement d'une nouvelle aventure. Ainsi, la recherche sur le cosmos fait partie des études les plus importantes. Elle permet de prendre conscience de la fragilité de notre petite planète et plus particulièrement du vivant qui y réside.

JONAS

Précisez vos considérations, Dragonus.

DRAGONUS

L'humanité et par extension le vivant ne subsistent que grâce à une fine particule d'oxygène, comprise dans l'atmosphère¹¹³. À l'échelle de la planète, celui-ci n'a qu'une épaisseur insignifiante¹¹⁴. Pourtant, il sert de bouclier à la Terre et assure l'existence de ses habitants. Isabelle Stengers rappelle la nécessité de donner un nom à notre Terre, qu'elle nomme Gaïa, et de conscientiser son existence. « *L'intrusion de Gaïa* », notre « *planète vivante* »¹¹⁵, cet « être » doté d'une histoire, de multiples activités et processus enchevêtrés...

JONAS

L'étude du cosmos nous permet donc de nous rendre compte de l'existence extrêmement fragile de l'humanité. Elle ouvre également à d'autres perspectives.

DRAGONUS

Oui, Jonas. La constitution de celui-ci est estimée à 13,7 milliards d'années. Permettant au niveau empirique de remonter à 400'000 ans avant la constitution de l'Univers, les secrets du mur de Planck n'ont toujours pas pu être percés. L'effet Dopler, au niveau optique, a permis néanmoins de montrer que l'univers était en extension.

JONAS

Est-il possible d'envisager un voyage vers d'autres planètes ?

DRAGONUS

¹¹³ Le rayon de la Terre se monte à X km et celui de l'atmosphère à Y. Réduite à un rayon d'un mètre, la Terre équivaut à X cm, l'atmosphère à Y cm.

¹¹⁴ Le rayon moyen de la Terre est de 6'371 km...

¹¹⁵ STENGERS, Isabelle, *Au temps des catastrophes : résister à la barbarie qui vient*, La découverte, Paris, 2009, pp. 51-52.

Proxima du Centaure est l'étoile la plus proche de notre système solaire. Elle se situe néanmoins à plus de 4 années-lumière de la Terre. La recherche ouvre chaque jour de nouveaux espoirs. Le grand voyage ne fait que commencer. Des terres nouvelles nous attendent !

JONAS

Peut-être découvrons-nous d'autres vies, d'autres dimensions, d'autres perspectives ? Et pourquoi pas une entité transcendante ?

DRAGONUS

Oui, Jonas. La conquête de l'esprit rejoint en tout lieu la conquête de l'espace. La critique et la découverte dépouilleront les fleurs imaginaires et illusives qui ont couvert jusqu'ici nos chaînes. Ces processus permettront de libérer l'homme, mais aussi, comme l'écrivait Karl Marx, de « cueillir la fleur vivante »¹¹⁶.

JONAS

Au final, la Vérité éclatera au grand jour. Il n'y a d'ailleurs plus personne qui ne défende un dieu.

DRAGONUS

Vouloir imposer un dieu, de surcroît tout-puissant et infini, consiste à nier sa toute-puissance et par là même son existence. Dieu n'a que faire qu'on le défende. La vérité s'imposera d'elle-même. Désormais, entrave à l'amour et à la liberté, l'obscurantisme a quasiment été supprimé. La laïcité a repris ses droits.

JONAS

Le monde est-il définitivement libéré ? L'égalité et la solidarité permettent-elles dorénavant de nous ouvrir sur les mondes possibles ?

DRAGONUS

¹¹⁶ MARX, Karl, Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel, Editions Allia, Paris, 1998, p. 8.

Cher Jonas, il nous faut construire une nouvelle utopie, une nouvelle abbaye de Thélème, une nouvelle cité du Soleil.

JONAS

L'heure avance, Dragonus. Je m'en vais de ce pas au Forum, bien décidé à prendre la parole.

DRAGONUS

Je vous accompagne, Jonas. Nous avons, ensemble, un monde à construire, de nouvelles Terres à découvrir.
